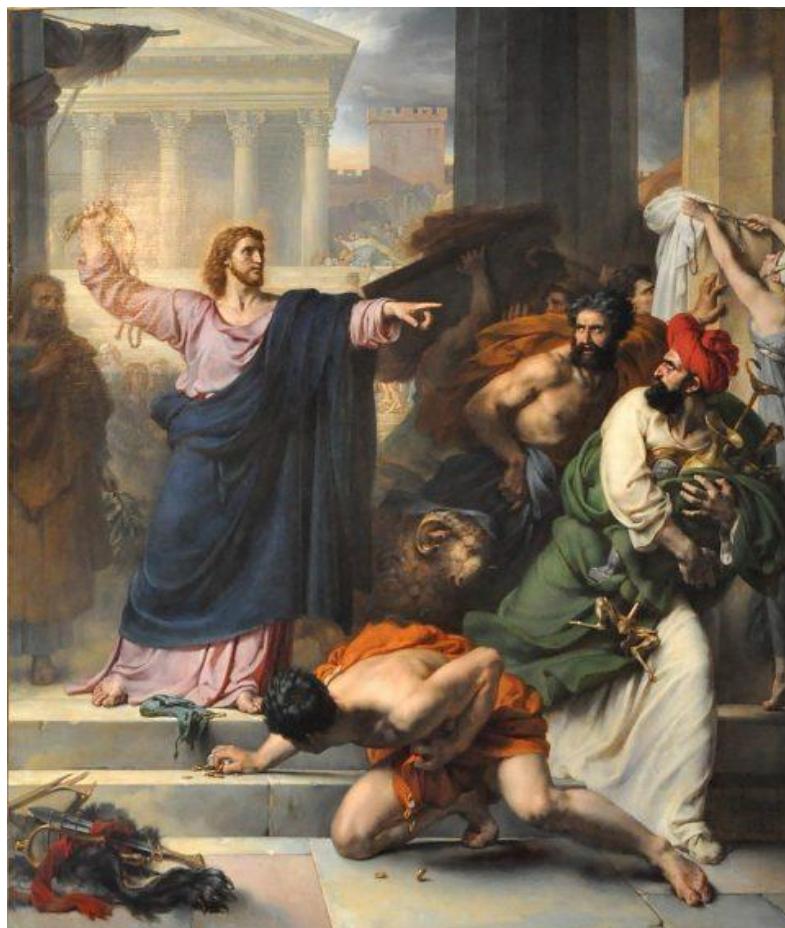


L'Initiation Traditionnelle

Numéro 2 de 2014

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

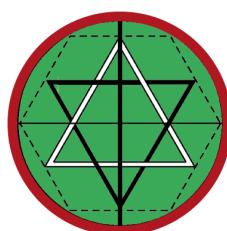
*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Le Christ chassant les marchands du Temple

Par Antoine-Jean-Baptiste Thomas (1791–1833)

En référence à l'article de Philippe Encausse « Les marchands du Temple »



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2014

Avril, mai & juin 2014

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de la Revue L'Initiation)

ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Yves-Fred Boisset

Rédacteurs en chef adjoints :

Christine Tournier, Bruno Le Chaux & Nicolas Smeets

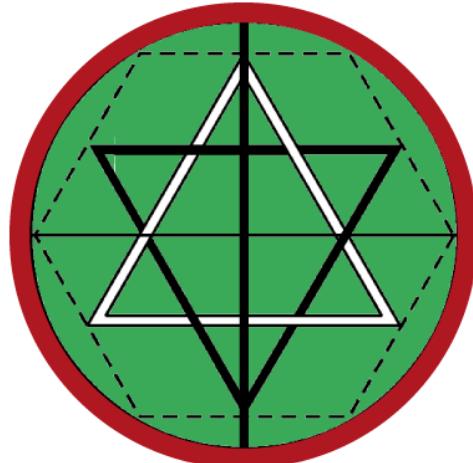
Rédactrice adjointe :

Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 2 de 2014

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
Hommage à Philippe Encausse (1906 – 1984)	
. Homélie par Robert Amadou	2
. Une lumière disparaît, par Michel Léger	8
. Le Docteur Philippe Encausse : le Martiniste, par Emilio Lorenzo	10
. Lettre à Philippe, par Adrienne Servantie-Lombard	13
. Les marchands du Temple, par Philippe Encausse	15
Du Logos et du Père, par Jean Pataut	21
Le Taoïsme, par Meleph Ashagar	29
Aventure de la vie, aventure de l'esprit, Par Pierre Osenat	55
Deux poèmes de Anne Thiolat-Goyen	71
Les livres	73

Éditorial

1

Quand ce numéro de la revue s'affichera sur les écrans de vos ordinateurs, nous serons à la veille de commémorer le trentième anniversaire de la désincarnation de Philippe Encausse qui fut, de 1953 à 1984, l'âme de la revue.

Philippe Encausse naquit en 1906 ; il était le fils du mage Papus, fondateur de l'Ordre Martiniste, du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques et de la revue « L'Initiation », tout ceci dans la décennie 1880 et tout en poursuivant de sérieuses études de médecine.

Papus était de ces êtres sur lesquels la fatigue n'a guère de prise. Ne disait-il pas : « *On se repose d'un travail en en faisant un autre* » ? Son fils hérita de cette puissance de travail comme en témoignent ses multiples activités simultanées : sportives (champion universitaire d'athlétisme), éditoriales (chroniqueur dans deux journaux et dans une station radiophonique dans les années 1930), administratives (membre d'un cabinet ministériel et conseiller du Comité Olympique français) et... initiatiques.

En 1953, haut fonctionnaire au Ministère de la Jeunesse et des Sports, il réveilla la revue qui s'était endormie à la veille de la Première Guerre mondiale, cependant que, dans le même temps, il raviva les couleurs de l'Ordre Martiniste puis fonda une (puis bientôt deux) loges maçonniques au sein de la Grande Loge de France, cette obédience qui, avait jadis *blackboulé* la candidature de son père. Quelle revanche ! Ces deux loges portent le même nom : la première s'honore du titre distinctif de « Papus », la seconde de celui de « Gérard Encausse ». On sait qu'il s'agit du même personnage et quel personnage !

Il nous a paru naturel de consacrer le présent numéro de « L'Initiation Traditionnelle », fille de « L'Initiation », au souvenir de Philippe que j'ai eu le privilège de rencontrer pour la première fois en 1959 et qui m'a tant appris tout en modérant ma fougue quelquefois excessive, je le confesse. Mais, on n'est pas éternellement jeune...

Dans la livraison datée d'octobre 1984 (n° 4/84), nous avions publié plusieurs hommages que ses plus proches amis lui avaient rendus lors de ses émouvantes obsèques : Robert Amadou, Michel Léger, Emilio Lorenzo, Adrienne Servantie-Lombard et moi-même. À l'intention de ceux qui ne l'ont pas connu et ainsi n'ont pas pu bénéficier de son regard fraternel qu'il conserva jusqu'au dernier jour même quand il fut frappé de cécité, nous republions ces hommages en témoignage de reconnaissance et « *d'éternelle mémoire* ».

Il repose au Père-Lachaise dans le caveau familial avec son grand-père (Louis Encausse) son père (Papus), sa sœur Louise et son épouse (Jacqueline). Chaque année, fin octobre, leurs fidèles se réunissent quelques instants autour de leur tombe.

*Yves-Fred Boisset,
réacteur en chef.*

Homélie

2

Par Robert Amadou

J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la Foi. Désormais, la Couronne de Justice m'est réservée ; le Seigneur, le Juste Juge, me la donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui auront aimé Son Avènement. (II.TIM. IV, 7-8)

«Mes Frères, mes Sœurs,

Notre athlète, à 78 ans, a terminé sa course. J'imagine, mon vieux Philippe, mon bon Philippe, quel rire papusien t'eût pris en observant que c'était au moment de l'arrivée du Tour de France...

Au combattant du bon combat, n'en doutons pas, Frères et Sœurs, l'Eternel notre Dieu, le Seigneur des Armées, que Philippe nommait de préférence «Le Père» ; notre Père à tous, ayant égard à ses mérites, et dans Son infinie Miséricorde – dont participaient les plus certains et les plus hauts de ses mérites – ne doutons pas qu'il ne lui accorde, la Couronne.

Nous sommes rassemblés à la demande de Philippe. Que notre Désir, après avoir certes rejoint le Sien, n'en diverge pas. Évoquons donc le souvenir d'un homme ; instruisons-nous, édifions-nous à l'exemple d'un croyant et d'un connaissant ; mais surtout, qu'enfin la mémoire et la leçon s'épanouissent, en priant pour un Frère, en priant avec lui.

- I -

Philippe Encausse, il y a peu d'années, avait été sollicité de revoir un paragraphe qui récapitulait sa carrière ; entendez : cet aspect de sa carrière qu'il disait profane. Voici ce *curriculum-vitae*, et aucun remords ne me viendrait s'il vous amenait à esquisser un sourire devant la trace d'une minutie administrative... ce Haut-Fonctionnaire riait lui, qui rit beaucoup, quand l'un de ses amis l'en taquinaient comme d'un travers.

Docteur en Médecine ; sportif pratiquant l'athlétisme de compétition, ancien champion de Paris et de France, scolaire et universitaire, de saut (longueur, hauteur) ; Inspecteur Général, Chef des Services de Médecine appliquée à l'Éducation Physique et aux Sports (Ministère de l'Éducation Nationale) ; organisateur du contrôle médical des activités physiques et sportives en France (sa formule : « *le Sport doit être au service de l'Homme et non pas l'Homme à celui du sport* ») ; journaliste, avant-guerre, à l'un des deux grands quotidiens parisiens du soir, et à l'hebdomadaire «*Match*» ;

chroniqueur à «Radio-Cité» puis, pendant de longues années, à la «Radiodiffusion Française»¹.

3

Voilà, n'est-ce pas, la réussite d'une vie d'homme, et encore n'avons-nous survolé qu'un pointillé. C'est que l'homme avait suivi les règles et que, selon l'Apôtre, l'athlète n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les règles². Mais à la Règle Suprême, qui gagne la Couronne immarcescible, il y adhéra de tout son être, oserais-je dire «viscéralement»... et elle embrasse toutes les autres, soit humaines ou divine, Divine elle-même ; elle les transmute. « *De son oubli – criait Tolstoï – vient le malheur du monde : qu'il n'est point de relation humaine où l'on puisse agir sans amour* ».

Or, Philippe ne se méprenait pas sur la paille des honneurs, qu'il appréciait dans leur ordre. S'il avait des colères redoutées, quoiqu'on leût incapable de rancune, c'était au fond de lui et dans la plupart de sa pratique quotidienne, un doux, c'était un humble. Sa force intérieure opérait la métamorphose : « *du fort, est sorti le doux* »³. L'humilité s'y assortit. La gouaille, alliée au goût des imparfaits du subjonctif... ferait la miniature de cet homme entier dans sa variété.

Mais le trait dominant, la racine : sa générosité. La générosité de Philippe Encausse, sa bonté, furent-elles, sont... car notre Dieu n'est pas le dieu des morts – immenses, extraordinaires, merveilleuses, sublimes. Sublimes en vérité, car l'héroïcité du don tient à Dieu même⁴. C'est à l'image de Jésus que Philippe fut doux et humble de cœur⁵. C'est au conseil évangélique qu'il rapportait sa recherche d'une perfection qui est celle de Dieu⁶ et qui est par conséquent, celle de l'Amour⁷.

- II -

Philippe Encausse, disciple de Jésus-Christ. J'atteste de sa Foi, en même temps que de sa Vertu ; je veux dire la puissance et l'efficace de son amour du Père, et dans la foulée⁸ de tous les fils et de toutes les filles du Père. J'en témoigne ; combien d'autres en ce Sanctuaire, chez vous Frères et Sœurs, à travers la France, à travers le monde, pourraient en témoigner !...

Oui, j'atteste – avec son amour que ne décourageaient ni les offenses, ni le pardon des offenses – de la Foi de Philippe Encausse. J'atteste de sa certitude qui n'était pas seulement de Foi, mais aussi de Connaissance ; «*de Gnose*» pour reprendre avec lui, le mot de Paul et des Pères de l'Église d'Orient, et des Occultistes, c'est-à-dire des Illuminés d'Occident, parmi lesquels il se rangeait. Non pas d'une «*pseudo-Gnose*»,

¹ Ap. Préface R.A. à Ph. Encausse - PAPUS, Belfond, 1979, page 11.

² cf. II.TIM. II.5

³ Juges. XIV.14

⁴ cf. I. Io. IV. 7

⁵ Mt. XI. 29

⁶ cf. Mt. V.48

⁷ cf. I. Io. IV. 8, 16. 7

⁸ cf. Mt. XXII. 36-40

selon l'expression péjorative d'Irenée de Lyon, la ville si chère à Philippe, mais d'une Gnose authentique, où la Religion se perfectionne.

Les demi-savants, en Théologie comme ailleurs, sont les pires, et d'autant pires... qu'ils endommagent les Choses de Dieu ; opposant la Foi à la Gnose, la Foi à la Connaissance, ne prétendent-ils pas à la caution de Clément d'Alexandrie, en lui attribuant cet axiome : « *la Gnose, la Connaissance, est supérieure à la Foi* » ?... Or, la phrase est apocryphe, elle est tronquée. Clément dit ceci, qui est tout-à-fait différence, et vrai : « *la Foi doit être cultivée par la Connaissance et comme telle, elle est supérieure à la Foi-nue* ». La Foi culminant en Gnose, est supérieure à la Foi-nue... « *elle conduit vers la fin sans Fin et Parfaite, nous enseignant à l'avance que la Vie que nous aurions en Dieu, avec les dieux, une fois libérés de tout châtiment et de toute peine que, par suite de nos péchés, nous subissons en vue d'une éducation salutaire* »⁹.

Philippe, adepte de cette Gnose, m'a souvent rappelé, malgré soi, la pensée de Fénelon pour qui la Tradition Ésotérique, l'apanage du Gnostique selon Clément et l'orthodoxie, se confond avec la Religion du pur-Amour¹⁰

Autrement « *la Voie du Cœur* », la « *Voie Cardiaque* », a lancé Papus, Papus !... Pardon Philippe, de n'avoir pas encore prononcé le nom de ton Père, sauf afin d'évoquer tes gaîtés (mais quel heureux prétexte !....). « *Fils de Papus* » : aucun titre humain que tu prisasses davantage. Du moins, en est-il un second que la pudeur et les circonstances t'incitaient à moins divulguer : « *Fils de Maman Jeanne* »... Avec quelle fierté de bon aloi en revanche, tu revendiquais le parrainage de « *Monsieur Philippe* » ; « *thaumaturge et homme de Dieu* » as-tu écrit ; le « *Maître Philippe de Lyon* ». Ils ne cessaient entr'autres, de te parler, au passé et au présent. Ils entrent au Présent Éternel, dans le dialogue qui n'en finira pas de t'unir au Seigneur... Veuillez-T'il ne nous en point exclure !...

Ta Thèse traitait en 1935 de *Sciences Occultes et Déséquilibre Mental*, avec une double compétence et une sagesse précoces. Tu n'as cessé, en ta qualité même d'Occultiste déclaré, de prévenir contre ces divertissements, ces imprudences, parfois ces méfaits... qui relèvent au jugé d'un de tes très anciens Compagnons, du « *bricolage en Astral* » ; mais « *examinez tout et gardez ce qui est bon* »¹¹... encore l'Apôtre. Loin de tâcher à contraindre l'Au-Delà de se produire, tu communiais en permanence avec les esprits et les coeurs, où qu'ils fussent – sont-ils partout ?... sont-ils nulle part ?... – et parfois, souvent, s'en concrétisait une communion sensible.

Ta Foi, Philippe, ta Connaissance puisée à des sources limpides et fécondantes, ton expérience, il faut l'alléguer de l'Invisible, jusque sous des formes modestes que l'Amour sublimait après les avoir suscitées, t'en avaient fourni, maintes fois confirmé,

⁹ *Stromates. I. 9. VII. 9*

¹⁰ Cf. Fénelon « *Le Gnostique de St-Clément d'Alexandrie* », Édition P. Dudon, Beauchesne, 1930

¹¹ *I. Thess. V. 21*

la preuve : à la mort, l'âme quitte le corps, en attendant la Résurrection Finale, et survit ; aussi, tu refusais de prononcer le mot «*mort*», de même qu'est sacrilège ce nom sur le Treizième Arcane majeur du Tarot adopté par les Bohémiens auxquels les Encausse ne sont pas étrangers ; tu lui substituais «*désincarnation*».

- III -

Cet athlète, ce lutteur est notre Frère à tous en Humanité ; à beaucoup dans la Foi et dans la Connaissance. Nombreux sont ceux, dans cette Maison de Prière et sur un immense espace, les Frères et les Sœurs particuliers de «*Fils de la Lumière*», de ce «*Supérieur Inconnu*» qui avait une vocation de Serviteur.

C'est afin d'appliquer sa science, tant profane que sacrée, sa gnose, et de l'accroître grâce à l'exercice, qu'il s'enrôla dans une Confrérie Spirituelle, dont le Devoir est d'aider chacun à mieux pratiquer sa Religion quelle qu'elle soit, par un Culte unanimement au Grand Architecte de l'Univers. « *La Franc-Maçonnerie est une Grande Dame* », se plaisait à répéter Philippe Encausse... dans sa bouche, quel éloge !!...

Il réveilla encore en 1952, une autre Société d'Initiation, telle que Papus l'avait fondée : l'Ordre Martiniste. L'Ordre Martiniste consiste, selon Papus et selon Philippe Encausse, en «*une Chevalerie du Christ*» dans la mouvance de Louis-Claude de Saint-Martin ; et pour ce Théosophe au siècle des Lumières : « *l'Initiation consiste à se rapprocher de son Principe* ». Philippe Encausse était de ces Initiés-Là... et il travaillait à en élargir le Cercle.

Enfin, Philippe ne se départit jamais de son attachement à une petite Église dont Papus, l'un de ses Évêques, avait exalté l'affinité avec l'Ordre Martiniste : *l'Église Gnostique*, qui tire son sens d'exprimer, à sa manière, l'Église Intérieure de tous les croyants-connaissants. Nul ne fut pourtant moins sectaire que Philippe Encausse : vassal de Dieu seul, et de Son Christ. La Règle qu'il a voulu pour cette Cérémonie, le manifeste...

- IV -

« *Philippe, suis-Moi !...* »¹²; à l'Appel de Jésus, notre Philippe avait répondu. Or, la Voie Cardiaque est tout autant volontaire, et il y faut une ascèse. L'ascèse de Philippe –son entraînement, pourquoi pas ?... – l'Apôtre, une fois encore, l'expose : « *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du Diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes. C'est pourquoi : prenez toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le mauvais jour, et tenir ferme après avoir tout surmonté. Tenez donc ferme, ayez à vos reins la Vérité pour ceinture ; revêtez la cuirasse de la Justice.*

¹² *Io. I. 43*

Mettez pour chaussures à vos pieds, le Zèle que donne l’Évangile de la Paix ; prenez par-dessus tout cela, le Bouclier de la Foi, avec lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin ; prenez aussi le Casque du Salut, et l’Epée de l’Esprit qui est la Parole de Dieu. Faites en tout temps par l’Esprit toutes sortes de prières et de supplications. Veillez à cela avec une entière Persévérance, et priez pour tous les saints. »¹³

Si cet «*Enfant de la Clarté*» sut ne le céder en rien aux enfants des ténèbres sous le rapport de l’habileté – c’est aussi Parole d’Evangile¹⁴ – Philippe Encausse, grand rieur, fut, il est devenu plus que jamais «*un grand Prieur*» (mais je crois qu’il continue de rire...). «*Philippe, suis-moi...*», et l’Appel a retenti de nouveau le dimanche 22 juillet, et il lui eût réjoui plus encore de constater que c’était dans l’Église Latine, la Sainte-Marie-Madeleine. «*Philippe, suis-moi...*», Philippe Encausse a donné à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, il a accueilli les étrangers et vêtus ceux qui étaient nus, il a visité les malades et les prisonniers de toutes sortes. Ce faisant pour le Christ, il l’a fait au Christ ; or, la Promesse dicte : « *Venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la Fondation du Monde.* »¹⁵

- V -

Mais : qu'est-ce que l'Homme ?... Qui sommes-nous ?... J'entends Philippe répondre dans son langage imagé, attentif *aux petits* : « *des fourmis* ». Philippe a péché comme tout homme, et il savait qu'avant la Béatitude, des stades peuvent s'imposer pour la purification, et que les prières de tous les Frères et de toutes les Sœurs aideraient à les passer ; ses amis se sont relayés dans l'Oraison autour de son lit d'agonie tranquille.

Aujourd’hui, je vous le demande Frères et Sœurs, avec la simplicité que Philippe m'a commandée : «*prions Dieu, prions le Père de lui pardonner ses fautes et ses faiblesses, afin que la Promesse s'accomplisse*». Et prions le Seigneur des Mondes qu'Il maintienne entre Philippe et nous, nous qui l'aimons et nous efforçons, le chagrin de la rupture physique surmonté, de suivre le seul Maître en sa compagnie – prions Notre Père de maintenir cette Fraternité active.

La Parole de Dieu, qui demeure éternellement, et ceux qui y ont cru et la connaissent... la Parole de Dieu doit être notre dernière Parole. Papus l'introduira tandis que, tout près de nous et avec nous, prie notre bon Philippe, notre vieux Philippe, notre Philippe à jamais vivant dans la Jeunesse de Dieu.

¹³ *Eph. VI. 11-18*

¹⁴ cf. *Luc. XVI.8*

¹⁵ *Mt. XXV. 34 et supra : cf. 35-45*

« *L'Initié qui meurt à la Terre a, pendant quelques instants, la sensation d'un délicieux enlèvement ; il vogue sur un beau fleuve, emporté par une gracieuse nacelle ; où il vole doucement dans l'immensité céleste. Telle est la récompense de ceux qui, même une seule fois, ont été en rapport avec Notre Seigneur. La mort, c'est la rentrée à la Maison...*

« *La Mort n'est terrible que pour ceux qui ne la connaissent pas... Dieu seul, notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir tué les voies terrestres, a repassé la Porte d'Ivoire, a repris ce Corps sur lequel les lois de destruction s'étaient vainement exercées, et s'est écrié : Ô Mort, où est ta victoire ?... Ô Mort, où est ton aiguillon ?...».*

Et cela n'est pas seulement écrit dans le Livre Terrestre des Évangiles ; cela est écrit en images ineffaçables dans le Livre Éternel et Vivant où mon Maître, que son nom soit béni, m'a fait épeler les visions que je suis trop indigne pour lire ; *car je ne sais qu'épeler, et je ne sais pas encore lire.* Et là, voyant comment il suffit à Louis-Claude de Saint-Martin, de lever un rideau pour passer d'un monde dans l'autre... grâce aux Guides que lui fournit notre Réparateur qui leur a montré la Voie – j'épèle avec Saint-Paul : «*Ô Sépulcre, où est ta victoire ?... Ô Mort, où est ton aiguillon ?...»¹⁶*

AMEN...

Homélie prononcée en l'Église Évangélique (123, avenue du Maine – 75015 Paris) lors des Obsèques de Philippe Encausse, selon le Rite Syrien d'Antioche, le 27 juillet 1984 à 10h30. Les prières d'accueil et de congé, furent prononcées par Monsieur le Pasteur Maurice Jean-Charles.

L'Inhumation eut lieu le même jour, à 12h.30, au Cimetière de l'Est – dit du *Père-Lachaise* (93^eDivision, dans le caveau où reposent aussi les dépouilles de Papus, de ses parents et de sa sœur Louise).

Le triple Hommage de son fils Gérard, des Loges «*Papus*» et «*Gérard Encausse*» (de la Grande Loge de France) et de *l'Ordre Martiniste*, précédé la Bénédiction finale du corps de Philippe Encausse.

¹⁶ *Papus «Louis-Claude de Saint-Martin» - 1902, pages 76-79. Cf. Osée, XIII.14 ap. I Cor.XV.55*

Une lumière disparaît

8

Par Michel Léger

PHILIPPE ENCAUSSE : Directeur, Rédacteur-en-Chef, Administrateur, Secrétaire, il était tout pour la Revue «*L'Initiation*» qu'il avait réveillée en 1953. La Revue était «*sa chose*» jusqu'à ses derniers jours ; il en fit une affaire personnelle, que ce soit du contenu, des articles, de l'administration, de la publication.

Depuis son opération aux yeux, sa vue avait nettement baissée avec un dixième à l'œil droit et deux au gauche ; il ne voyait plus, et cela le faisait extrêmement souffrir ; pour un homme actif, bouillant, cela était dur, c'était véritablement sa dernière épreuve. En 1982, au cours d'une réunion, Philippe nous déclara qu'il voulait arrêter la publication de la Revue pour des raisons de santé, les médicaments qu'il prenait diminuant considérablement ses capacités ; d'autre part, il y avait des difficultés financières, et tout cela l'empêchait d'assumer dorénavant ses tâches.

D'un commun accord, nous lui proposâmes une solution : constituer une équipe capable durant une année, de poursuivre la publication ; car l'arrêter, même une année, c'était signer son arrêt de mort, perdre nos abonnés fidèles ; supprimer la Revue, c'était ne plus avoir d'organe officiel de l'Ordre Martiniste. Toutes les possibilités furent envisagées : tel qu'avoir deux feuilles libres évoquant la vie de l'Ordre et réservées aux seuls membres ; ainsi que vendre la Revue et la transformer en une Revue à grand tirage. N'oublions pas que sur huit cents abonnés, deux cents seulement étaient membres de notre Ordre et donc, arrêter la Revue c'était perdre le contact avec les membres isolés, et les autres groupements spiritualistes. L'équipe de transition fut mise sur pied : Michel Léger, Claude-Denise Pageaut, Monique Biron, Marcus, Jacqueline Encausse, et Yves-Fred Boisset, Philippe Encausse restant Rédacteur-en-Chef.

Au cours des années durant lesquelles nous eûmes la chance de travailler avec lui, nous vîmes un homme d'action plus qu'un chercheur ; le bon sens dominait en lui. Il eut le mérite d'apprendre «*à aimer son prochain par l'exemple*» à ceux qu'il initia au Martinisme ; il désirait aider les autres, tous ceux qui avaient des difficultés ; pour cela, il enseignait en tout premier lieu «*le respect et l'amour du prochain*».

«*Soupe au lait*», il l'était... mais il savait aussi rapidement, pardonner ; il savait oublier les rancunes, avait horreur de la médisance et des ragots. Il prenait toujours le temps pour écouter l'autre, en lisant ses écrits, en lui mettant un petit mot s'il ne voulait pas qu'on le publie dans la Revue. Il n'avait de repos que lorsque la personne qu'il savait dans l'embarras ou la maladie, avait retrouvé son équilibre.

Il avait pour lui, les grands et les petits, ceux qu'il écoutait, qu'il voulait voir publier dans la Revue, et ceux qu'il voulait aider en les publiant ; c'était pour ainsi dire «*une récompense*» pour ceux qui essayaient de servir de leur mieux. Homme simple avant tout, direct, il avait le don de la communication ; n'oublions pas qu'il avait été

journaliste pendant plusieurs années : il décrivait simplement, n'affichant jamais ses connaissances, mais toujours admiratif de celles des autres. Pointilleux, méthodique, et ne laissant jamais partir «*le bon à tirer*» tant qu'il n'avait pas tout relu jusqu'à la dernière virgule.

Son Parrain «*Monsieur Philippe*», était toujours présent ; il avait par le choix des écrits de son Père, fait admirer «*Papus*» et tous ses livres. Souvent il disait : «*quand j'ai redonné vie à la Revue «L'Initiation» et à l'Ordre Martiniste en 1952 et 1953, j'étais un enfant et je ne savais pas ce qui m'attendait sur le chemin...*» ; mais il a toujours foncé et gagné la bataille.

Philippe, au nom de tous les lecteurs de la Revue, de tous nos chers abonnés, nous te disons *MERCII* de nous avoir apporté du réconfort au cœur, des connaissances, des certitudes dans ce monde troublé, et d'avoir su transmettre le Flambeau. Crois-bien que nous saurons donner suite à ton Œuvre, en la continuant ; en sachant passer le Flambeau, tu nous as montré que «*la Lumière ne doit pas rester sous le bosome*», mais luire au grand jour.

Mon Cher Philippe bien-aimé, si ces quelques lignes retraçant ta personne physique, me paraissent bien insuffisantes... c'est que mon émotion est grande. Je me revois encore au cours d'une Initiation, à cet instant bouleversant où – de tes mains magnanimes – tu m'as ouvert la vie à la Lumière ; alors, tu as déposé sur mon front un baiser paternel – ma gratitude en est restée toujours vivace. En t'assurant de faire de mon mieux pour participer à la poursuite de ton Œuvre... AU REVOIR et «*Haut les Cœurs*».

Le Docteur Philippe Encausse : le Martiniste

10

Par Emilio Lorenzo

Notre Bien-Aimé Frère Philippe n'est plus physiquement... Une fois de plus, il nous a devancés. Il s'était attelé à de nombreuses tâches, afin que *La Tâche* fût accomplie ; ce sera à nous de le suivre dans quelques-unes de celles qui lui étaient chères.

Inspiré par son Père le Docteur Gérard Encausse «*Papus*», et animé par un amour filial sans réserve, il avait redonné force et vigueur à l'Œuvre que ce Père hors du commun avait entreprise, assurant en 1952 la résurgence de *l'Ordre Martiniste de Papus*. En août 1960, Henry-Charles Dupont, Souverain Grand Maître de l'Ordre Martiniste, lui transmit sa succession¹.

Sous l'égide de Philippe Encausse, comme du temps de son Père, l'Ordre Martiniste avait essaimé dans le monde entier : en Europe, en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique, le Martinisme aide les chercheurs de la vérité à retrouver une Voie Initiatiique les conduisant à la Réintégration.

Le Docteur Philippe Encausse avait pris sa retraite anticipée au Ministère de la Jeunesse et des Sports, pour se consacrer entièrement à notre Ordre Vénérable. Quelques années plus tard, la formidable extension de notre Ordre Martiniste demandait un travail trop lourd pour notre Frère, âgé alors de soixante-neuf ans ; en effet, il en assurait personnellement la gestion. En 1975, il proposait à la Chambre de Direction un Protocole donnant l'indépendance administrative aux pays étrangers qui, sous l'autorité et la responsabilité d'un Souverain Délégué National, demeuraient initialement rattachés à l'Ordre Martiniste.

C'est ainsi que de 1975 à 1979 j'ai repris, sous son regard bienveillant et sa vigilance attentive, les différentes tâches inhérentes à la gestion de l'Ordre. En octobre 1979, il me transmit initialement la Grande Maîtrise, et administrativement la Présidence de l'Ordre Martiniste. Il restait toujours pour moi le Frère aîné disposé à donner un bon conseil, à me soutenir et même à défendre à mes côtés, l'intégrité de l'Ordre qu'il chérissait tant... Je tiens ici à rendre témoignage d'une façon d'être droite et fière, d'une intelligence remarquable et de qualités de cœur connues de la plupart d'entre nous. Une fois encore : *Merci, Philippe !*...

Nous avions un projet qu'il n'a pas eu le temps de voir achevé : notre Bien-Aimé Frère animait une *Chaîne de Prière* ; des hommes et des femmes de bonne volonté se recueillaient ensemble, et priaient pour des êtres se trouvant dans la détresse physique, morale ou autre...

¹ Voir : *PAPUS, par le Docteur Philippe Encausse – Belfond. 1979. Page 58.*

Quelques jours avant sa désincarnation, il m'appela pour me dire qu'il serait bon que cette Chaîne de Prière fut reprise au sein de l'Ordre Martiniste, et qu'il aimerait que nous nous penchions ensemble, une fois de plus, sur le texte qu'il était en train de préparer.

L'appartenance à cette Chaîne ne devait en aucun cas être obligatoire mais, bien au contraire, serait réservée à ceux ou celles qui voudraient bien assurer une réponse prompte, et faire preuve de persévérance lorsqu'un appel nous toucherait. Ce qui était un projet, est devenu une réalité.

Papus avait trouvé en Philippe Nizier (1849-1905), un homme particulièrement bon qui habitait Lyon, et que l'on appelait «*Maître-Philippe*», un Guide et un vivant exemple de charité chrétienne. Les dernières années de l'éminent Occultiste en furent transformées. Là aussi, à l'instar de son Père, notre Philippe suivit la *Voie du Cœur*. Maître-Philippe avait été son Parrain et avait, par la suite, présidé à sa vie à chaque moment et jusqu'à la fin.

Ces *trois-êtres* n'avaient qu'un seul Maître : Celui qui a montré à tous le Chemin du Golgotha, et le Retour radieux au Sein du Père ; Celui qui a prêché par l'Exemple et qui, après avoir discuté avec les Rabbins de son Peuple «*Maitres es-Kabbale*»... disait que « *nul ne rentrerait dans le Royaume du Père s'il ne devenait comme un enfant ; et que, si on frappait à la Porte, elle vous serait ouverte si la Foi y était aussi* ».

Ces *trois-êtres* étaient des hommes d'action, chacun à son niveau ; et aucun ne nous demande d'être comme eux, mais nous pouvons tous essayer d'agir. Comment ?... Encore une fois, Papus nous vient en aide dans son *Traité Élémentaire de Science OcculTE*, où il dit que l'Homme a une constitution ternaire : le plan physique, le plan astral et le plan spirituel. Le *plan physique* est dirigé par *l'instinct* ; *l'astral* se divise en plan *émotionnel* et plan *mental* ; le *plan spirituel* se sert de *l'intuition* pour amener l'être à *évoluer*, et ainsi *harmoniser* le tout. Si nous voulons être aptes à aider les autres, dans la mesure où cela est permis par le Ciel², on doit agir sur tous les plans à la fois, et remettre finalement à l'Esprit notre volonté et notre don. Papus nous dit que si le plan *mental* n'est qu'un plan de *réflexion* et ne *crée rien* par lui-même, celui du *sentiment est créateur* mais encore faut-il en fixer ses effets.

Pour que notre Oraison intelligente soit agissante et devienne une prière efficace, le support du physique est indispensable ; la monnaie d'échange s'appelle *La Charité*, acte débarrassé de tout intérêt personnel, parfaitement pur «*parfaits, comme votre Père Céleste est Parfait...*» (*Math.Chap.5, 48*). La prière n'est vivante qu'autant qu'elle est accompagnée d'un acte qui coûte et qui vivifie le cœur. Si vous êtes pauvre, vous pouvez aller consoler des êtres désespérés, des malades, des prisonniers, des filles publiques ; vous donnez un peu de votre temps – la seule richesse que vous ayez – pour les autres...

² Voir dans Le Maître-Philippe de Lyon du Docteur Ph. Encausse (Éditions Traditionnelles, 1982) comment la permission du Ciel était demandée avant que d'entreprendre une guérison.

Cet acte qui coûte et qui vivifie le cœur dont parle Papus, doit précéder la prière. Aux côtés de Philippe Encausse, nous commençons par remercier, puis nous nous efforçons de tout cœur de pardonner à nos ennemis (voir : *Math.Chap.5, 44*). Vous pouvez commencer ou finir par vous-même, ceci fait aussi partie de la Pratique !... « *Celui qui s'entraîne au pardon des ennemis, à la prière et aux actes qui dynamisent ses principes supérieurs, est complètement à l'abri de tout mal...* ».

Une fois ce nettoyage préliminaire accompli dans l'intimité de notre cœur, et sans autre juge que notre propre conscience, laissons Papus nous dire comment il faut prier : « *la prière a une influence considérable. Par « prière » nous entendons : tout acte spirituel qui provoque réellement l'influence des Forces d'En-Haut. Pour être active, la prière doit être vivante au point de vue social ; c'est-à-dire que prier ne consiste pas à dire automatiquement des paroles élevées, en se mettant à genoux ; mais qu'il faut s'efforcer de tout cœur de pardonner à ses ennemis, de demander pour eux la Lumière, car Dieu a ce caractère qu'Il aime nos ennemis autant qu'Il nous aime nous-mêmes* ».

C'est en effet par des mots aussi simples et usuels, par une action soutenue et journalière que l'on acquiert l'habitude, saine entre toutes... de s'adresser au Père, et de Lui demander pour Ses créatures. C'est une des tâches du Martinisme. Pour Philippe Encausse, qui vient de se dérober à nos yeux physiques, elle était primordiale.

N.B. : les paroles que nous avons empruntées à Papus, sont tirées de son Opuscule L'Envoûtement - Troisième édition – Henri Durville 1935.

Lettre à Philippe

Par Adrienne Servantie-Lombard

Cher Philippe,

Maintenant que tous tes Frères et amis t'ont rendu hommage, permet qu'à notre tour, les femmes que tu as initiées au Martinisme, viennent te dire leur gratitude et leur joie de t'avoir connu.

Tu as toujours su, avec discernement et bonté, choisir et diriger celles que tu pensais capables de continuer à œuvrer dans le sens où ton Père bien-aimé, Papus, aurait aimé les voir travailler pour le Bien de l'Ordre Martiniste.

Avec ton soutien, ta chère épouse Jacqueline a été l'une des premières de notre génération, à réunir des femmes pour travailler au Nom de l'Idéal de notre Ordre, et en toute Fraternité. Ce fut la création du Groupe «*Amélie de Boisse-Mortemart*» (rue de Liège) ; Jacqueline était notre savante Présidente ; Suzanne Michon, une Oratrice exceptionnelle, avec une très belle voix ; Suzanne Perret, toute douceur pénétrante et patiente ; Maria Lorenzo et moi-même, attentives et à l'écoute ; et d'autres Sœurs, dont j'ai oublié les noms (qu'elles veuillent m'en excuser).

Puis, peu à peu, tu as guidé certaines d'entre nous vers la formation d'un Groupe Mixte ; et ce furent des années bénies, où le Martinisme se développait harmonieusement, sous ta houlette. Quand tu m'as proposé la présidence du Groupe «*Paul Sédir*» et transmis l'Initiation, dans ton Oratoire où des notes cristallines vibraient, je me sentais si incapable de succéder à notre chère Sœur bien-aimée Suzanne Perret (présente avec Jacqueline)... Mais tu es venu à la première Réunion, puis à la deuxième pour écouter et m'encourager. A celles que tu avais désignées, tu as donné le départ pour un long, laborieux et beau Travail au sein de l'Ordre, et nous avons suivi tes conseils éclairés.

Maintenant Cher Philippe, que tu vis «*la Vraie Vie*» près de ceux que tu as aimés et que tu désirais tant retrouver : ton Père, ta chère Maman, Monsieur-Philippe, et d'autres que toi seul connaissais, nous sommes sur cette Terre comme une famille qui a perdu un des siens ; et pourtant, nous savons que tu es heureux, en paix, sans souffrance, enfin !...

Nous avons tous tant admiré ta vaillance devant cette cécité. Je te revois, le 30 juin, au Banquet en face de moi, riant des anecdotes que tu racontais en écho avec ton cher Frère Paul Corcelet, assis à sa droite. Quel visage heureux, paisible, sans rides aucunes, tu présentais ce soir-là... cela m'avait frappée, on aurait dit que tu voyais !... Et c'est ainsi que je conserve ton image : celle de la Joie et de son partage avec tous les Frères et les Sœurs présents dans ces instants-là !... En fin de soirée, nous avons

tous chanté avec toi, si heureux : «*Ce n'est qu'un au-revoir...*» etc. C'est tellement vrai pour chacun de nous.

14

Pour un instant je te quitte, en te redisant : « *Cher Philippe, puisque tu nous as transmis le Flambeau, nous te renouvelons ici, notre Promesse, notre Serment. Tu sais que nous continuerons à œuvrer, pour le Bien du Martinisme et de l'Humanité, dans la Voie que tu nous as tracée : celle du bon sens et de l'Amour fraternel* ».

Les marchands du Temple

Par Philippe Encausse

Il semble bien qu'actuellement, les arts divinatoires connaissent une vogue de plus en plus marquée ; aussi, les pseudo-voyants, et surtout les soi-disant astrologues, se sont-ils multipliés d'une façon surprenante.

Naturellement, ils monnayent les dons particuliers dont ils affirment tous être possesseurs. Or, si le grand public dont ils exploitent la crédulité était un peu plus au courant des lois de l'Occulte, il saurait que le fait de tirer des profits personnels de certains dons, est absolument contraire auxdites lois ; il saurait que, selon les Occultistes, tout talisman vendu est sans aucune valeur ; il comprendrait qu'il y a vraiment lieu de se méfier particulièrement de tous ces «*marchands du temple*», et de tous ces «*chevaliers du bluff*» dont trop de journaux – il faut bien le dire – insèrent les annonces. Il est des publicités malsaines qu'on ne devrait pas accepter...

Il est vraiment scandaleux de constater à quel point certains individus, dénués de tout scrupule, exploitent ceux de leurs contemporains qui se montrent avides de merveilleux. Si les lecteurs de «*L'Initiation*» désirent des précisions détaillées sur ce sujet, je leur conseille très vivement de se reporter à la Thèse (de Doctorat en Médecine) de mon confrère B.-H. Couderc *Astrologues, Voyants, Cartomanciennes et leur clientèle* (enquête médico-psychologique sur la pratique commerciale de l'Occultisme – Paris 1934). B.-H. Couderc y commet cependant une erreur car il donne le nom «*d'occultistes*» aux charlatans dont il nous montre les turpitudes ; or, il y a un monde entre les Occultistes sincères et ces maîtres flibustiers !... Cette objection étant faite, il serait souhaitable que la remarquable étude du Docteur Couderc fût diffusée dans le grand public. S'il en était ainsi, nombre de personnes éviteraient de s'aller fourvoyer chez certains parasites de l'Occultisme.

Je signalerai également une autre Thèse, beaucoup plus ancienne (elle remonte à 1897), qui est consacrée aux *Somnambules extra-lucides, et à leur influence au point de vue du développement des maladies nerveuses et mentales* ; l'auteur en est le Docteur Laurent de Perry. Que certains dons de voyance existent réellement chez certains privilégiés, j'en suis pour ma part, absolument convaincu et je n'ai d'ailleurs pas hésité à en faire état dans une Thèse de Doctorat en Médecine¹. Il est des faits précis qu'on ne peut absolument pas expliquer par le simple jeu des coïncidences, ou par la seule intervention du hasard.

Mais de là à généraliser, à ne faire aucune différence entre les exploiteurs de la crédulité humaine, et «*les voyants*» sincères, véritablement doués, de même qu'avec les astrologues sérieux qui font honneur à leur Art, il y a une limite que l'on se doit de ne point franchir. Le domaine de la voyance est un domaine délicat, où il convient de

¹ Sciences Occultes et Déséquilibre Mental, *Paris, 1935*.

ne s'aventurer qu'avec prudence et sans parti-pris initial, dans un sens ou dans l'autre. Ce que je puis cependant affirmer ici, c'est qu'il y a lieu de traiter sans hésitation aucune... par le mépris, tous ceux qui font passer des annonces où il est question, en toute simplicité, de «*médecins diplômés*» (?...), de «*grands premiers prix de magie*», de «*célèbres professeurs*», de «*mages*», etc.

- :- :- :- :- :-

« *Peut-on dire l'avenir ?...* » se demande Jean Labadié dans son intéressant ouvrage sur les *Voyants et Visionnaires* ; et il répond « *jamais en toute certitude mais...il est impossible de nier que certains êtres privilégiés en aient tantôt l'intuition sibylline, et tantôt la vision précise. Tel est le fait d'expériences, qu'après d'autres, nous établirons* » ; et l'auteur établit en effet, par des exemples précis, la réalité de ce qu'il avance. Il rappelle, pour commencer, les deux cas de Schopenhauer et de Swedenborg, bien connus de tous ceux que le problème de la clairvoyance ne laisse pas indifférents : *certain matin, voilà quelque cent ans, Arthur Schopenhauer entre comme d'habitude dans son cabinet de travail de Francfort, sans doute pour creuser plus avant le problème auquel il a voué sa vie : le monde comme représentation et comme volonté... Ce matin-là pourtant, c'est une lettre d'affaires qu'il entreprend «en anglais* » précise-t-il². Et voici ce qu'il raconte : *arrivé à la troisième page, je pris au lieu du sablier, l'encrier et je le versai sur la lettre ; l'encre coula de mon bureau sur le plancher. La servante, venue à mon coup de sonnette, prit un seau d'eau et se mit à laver le plancher. Tout en faisant cette opération, elle me dit « j'ai rêvé cette nuit, que j'enlevais ici des tâches d'encre en frottant sur le plancher... », « ce n'est pas vrai !... » lui répliquai-je ; « si c'est vrai – reprit-elle – et je l'ai déjà raconté à l'autre servante qui dort avec moi ». Alors, arrive par hasard cette autre servante, âgée de dix-sept ans, pour appeler celle qui lavait ; je m'avance vers elle et lui demande « qu'a-t-elle rêvé cette nuit ?... », réponse « je ne sais pas » ; moi de nouveau « cependant, elle te l'a raconté à son réveil », la jeune fille alors « ah !...oui, elle avait rêvé qu'elle enlèverait d'ici une tâche d'encre sur le plancher ».*

« *Cette histoire dont je garantis l'authenticité absolue – affirme Schopenhauer – met hors de doute la réalité de ces sortes de rêves. Elle n'est pas moins remarquable par ce fait qu'il s'agissait d'un acte tout à fait contre ma volonté, résultat d'une très insignifiante méprise de ma main. Et cependant, cet acte était tellement nécessaire et si inévitablement déterminé, que son effet plusieurs heures d'avance, existait à l'état de rêve dans la conscience d'une autre. C'est ici qu'apparaît de la manière la plus claire, la vérité de ma proposition «tout ce qui arrive, arrive nécessairement».*

Après avoir exposé son point de vue sur la pensée du philosophe allemand, Jean Labadié en vient au deuxième exemple de vision confirmée : « *nous prendrons comme témoin de notre second exemple, un autre penseur d'envergure : Emmanuel Kant, maître spirituel de Schopenhauer. Kant rapporte comment le plus grand «Voyant» du XVIII^e siècle, Emmanuel de Swedenborg, voguant sur la Baltique vers son pays d'origine, la Suède, eut tout à coup la vision détaillée d'un incendie qui venait*

² Schopenhauer : Mémoires sur les Sciences Occultes (Leymarie, édit.1912)

d'éclater, disait-il, à Stockholm. Il décrivit l'évolution du sinistre ; puis en signala la fin. Au débarquement le lendemain, tout ce qu'avait dit le Voyant se trouva confirmé. La prémonition apparaît ici, concomitante de l'évènement. Il ne semble pas y avoir prédiction au sens strict, mais vision dans l'espace avec comme champ visuel, la vaste mer Baltique. Ce cas figure cependant ce qu'on pourrait appeler un cas-limite de prédiction ou, si l'on veut, une prédiction instantanée ; d'ordinaire, l'on dit «un phénomène de télépathie. »

- :- :- :- :- :-

Cette question de la clairvoyance a d'ailleurs déjà fait couler beaucoup d'encre ; elle a suscité de nombreuses discussions et même des polémiques. Il est un fait : c'est que la clairvoyance existe, n'en déplaise à tous ceux que ne voient partout que fraude, tricherie ou coïncidence. Dans son bel ouvrage sur le *Spiritualisme Expérimental*, C. de Vesme a consacré à juste titre, un chapitre à «*l'infaillibilité de quelques clairvoyants*» ; mais il n'en convient pas moins, de faire montre d'une sage et prudente réserve en présence de certaines manifestations.

Il est impossible à un véritable médium de faire de la voyance d'une façon continue, sans risques d'erreurs pour les personnes qui «consultent», et de troubles pathologiques pour le médium lui-même. Or, certaines «pythonisses» reçoivent leur clientèle du matin jusqu'au soir, et ne paraissent pas s'en ressentir outre mesure... il en serait bien autrement si leurs pratiques divinatoires étaient toujours réelles.

Si je suis intimement persuadé qu'il est parfois possible de «*lire dans l'avenir*», je me refuse cependant à admettre que les milliers de «*voyants*», opérant à grand renfort de publicité dans des villes importantes – on parle de «*25.000 good fortune tellers*» pour la seule ville de New York – soient tous véritablement doués et de bonne foi.

En règle générale, ils promettent le bonheur, la réussite à eux qui se confient à eux et, à ce point de vue, ils contribuent à entretenir le bon moral dont tant de citadins ont besoin en ces temps troublés ; mais ils ne s'en tiennent pas toujours là, malheureusement, et ils prédisent des évènements plus ou moins tristes. C'est alors que certains débiles mentaux, certains «*prédisposés*», se laissent parfois influencer par ces individus dont la tranquille assurance va de pair avec la mauvaise foi.

Ils peuvent présenter ainsi des crises dépressives avec «*des idées de suicide*», comme ce fut le cas pour cette jeune fille à laquelle une «*voyante*» avait annoncé que son frère – qui était son seul soutien – allait mourir prochainement. Dans sa Thèse sur «*Les Somnambules Extra-lucides*», le Docteur de Perry cite également plusieurs cas de personnes ayant présenté des troubles psychiques plus ou moins accentués, à la suite de leur prise de contact avec des «*voyantes*», ou prétendues telles. Personnellement, j'ai connu plusieurs cas semblables.

- :- :- :- :- :-

Tandis que les «*médiums et les voyants*» font savoir dans leurs annonces, que les «*consultations*» sont payantes, les «*astrologues*» agissent en général, de manière bien différente : sous prétexte d’altruisme, de «*dévouement à la cause de l’humanité*», ils offrent tout d’abord un «*horoscope gratuit*». Quand on pense au coût de la publicité dans les quotidiens, on ne peut que deviner tout de suite qu’il s’agit là d’un piège...

Comme d’autre part, de nombreux magazines et revues littéraires, politiques, policiers ou pornographiques... insèrent régulièrement les annonces des «*altruistes*» en question, on juge facilement de l’important budget de publicité dont ils disposent. Dans sa Thèse, le Docteur Couderc écrit et prouve, que le but véritable de l’annonce relative à «*l’horoscope gratuit*», est de fournir les noms et les adresses des clients susceptibles de se laisser ensuite influencer – du fait de leurs ennuis – par des lettres de menaces envoyées périodiquement. Ces lettres ont pour but de faire acheter par des naïfs, et au prix fort, des horoscopes dits «*complets*» mais imprimés à l’avance (!) – et qui, de ce fait, sont dénués de tout intérêt. En effet, ces charlatans ne possèdent aucunement «*le savoir*» des véritables astrologues, dont l’honnêteté, la conscience professionnelle et le talent, n’ont pas à être mis en cause ou en doute, ici.

Ainsi que le fait remarquer le Docteur Couderc, cette façon d’agir relève parfaitement de l’Article 405 du Code Pénal ; en effet, ces menaces font « *croire à un accident ou à un évènement chimérique* » ; elles cherchent à « *persuader de l’existence d’un pouvoir imaginaire* » ; et leur but est « *de se faire remettre ou délivrer des fonds* ». Il y aurait donc là un moyen légal de combattre les abus des pseudo-astrologues...

Il est d’autres charlatans de l’Occultisme qui, à l’occasion, acceptent de faire de l’envoûtement, moyennant une honnête rétribution !... Je connais une dame qui a ainsi versé une somme importante pour « *être demandée en mariage* » par une personnalité parisienne dont elle brûlait de devenir l’épouse ; après avoir touché cet argent, «*l’envoûteur*» lui dit de revenir huit jours plus tard, ce qu’elle fit. Il lui remit un malheureux pigeon noir qui avait, paraît-il, été «*travaillé*» tout spécialement ; la dame devait aller lâcher ce pigeon magique... dans la propriété de la personnalité en question, en prononçant avec passion le prénom du fiancé convoité !... Elle s’exécuta et par la suite, fut très affectée de n’avoir point obtenu le résultat espéré...

Il y a une multitude d’exploiteurs et autres profiteurs de l’Occulte, contre lesquels il serait bon de sévir. Comme le faisait remarquer le regretté Frédéric Boutet dans *Les Aventures du Mystère* : « *les somnambules, voyantes, devineresses, sorcières et sorciers sont, tant à Paris qu’en Province, innombrables* ». Les plus simples, voyantes humbles qui toutefois ne négligent pas de se parer d’un nom symbolique, se contentent d’entrer en transe « *à tant... la séance* », pour l’espérance ou la terreur de leurs clients (surtout de leurs clientes). Elles se servent du marc de café, du Tarot, des cartes – plus rarement des entrailles de volatiles égorgés, une poule noire principalement – divination un peu dégoûtante. Quelquefois, elles emploient l’encre, le verre d’eau, la boule de cristal...

Certaines d'entr'elles vont plus loin, et pratiquent – ou plutôt font croire qu'elles pratiquent... «*l'évocation démoniaque*». Le décor en général, est ancienne manière : tentures noires parsemées de signes zodiacaux, ombres mystérieuses, parfums aromatiques ; la «*magesse*» opère vêtue d'une tunique constellée de figurations cabalistiques ; sont nécessaires : un cercle tracé par terre à la craie magique ; une fourche d'acier neuf, au bout d'une baguette de noisetier ; et un cierge pascal allumé pendant toute la durée de l'évocation.

L'opératrice entre dans le cercle avec la consultante ; elle récite une conjuration quelconque et... Lucifer vient... mais invisible – ou, si ce n'est lui, c'est Frimost ou Astaroth, ou n'importe quelle personnalité diabolique. Le démon parle par la bouche de la «*magesse*» : il prophétise, menace, explique, promet... et le prix varie !!...

Dans un autre chapitre du même livre, Frédéric Boutet écrit « *les bas-mages, les sorciers, sont légion. Ils font de la publicité et ils gagnent bien leur vie. Ils débitent, en des boutiques clandestines, au plus juste prix... l'habituelle pacotille du diabolisme en chambre : formules magiques, papier à lettre ensorcelé, talismans, philtres, charmes, coeurs de hiboux, clous de cercueil, moelle de pied de bœuf, crapauds desséchés, yeux d'aigles, dents de loups, têtes de huppes, testicules de lièvres, mandragores, cierges bénits, parchemins vierges, baguettes pour conjurations, épées et miroirs magiques, fourches, anneaux pour rendre invisible*³ *et quantités d'autres objets insolites...* ».

Les amateurs sont passionnés et d'une bonne foi complète, malgré leur niaiserie... ce sont de braves gens : boutiquiers, employés de commerce, petits fonctionnaires ; chez qui l'irrésistible vocation les poussant vers le surnaturel, exerce de singuliers ravages.

- :- :- :- :- :-

Présentement, c'est surtout l'Astrologie qui retient plus particulièrement l'attention du grand public. C'est pourquoi, depuis quelque temps, l'on assiste à une sorte de génération spontanée «*d'astrologues véreux*» qui bien entendu, ne connaissent presque rien de la véritable Astrologie, et qui n'ont qu'un but : gagner de l'argent, beaucoup d'argent... en exploitant les naïfs, ainsi que je le disais précédemment.

Pour être encore mieux documenté sur ceux qui consultent habituellement lesdits «*astrologues*», le Dr B.-H. Couderc a eu l'idée de publier dans un hebdomadaire littéraire une annonce où, se faisant passer pour un «*nouveau messie*», il s'adressait, sous le pseudonyme : «*Professeur L-H. Merric*» aux personnes désireuses de recevoir gratuitement leur horoscope... Les réponses affluèrent le soir même de la mise en vente de l'hebdomadaire choisi par B.-H. Couderc !... Les jours suivants, le pseudo-professeur envoya une «*lettre-omnibus*» à chacun de ses correspondants. La plupart d'entr'eux se montrèrent alors enthousiasmés par ce qu'ils croyaient être un don de

³ «en général, ce commerce se poursuit sans encombre. Pourtant, il y a quelques temps, une cliente porta plainte contre «un sorcier» : il lui avait vendu très cher, une bague destinée à la rendre invisible... Or, cette bague au doigt, elle restait visible et en éprouvait une amère déception».

divination remarquable ; certains même, lui confièrent incontinent leurs secrets les plus intimes !...

20

À la suite de cette expérience, notre confrère a catalogué ainsi la clientèle habituelle des exploiteurs en question : « *quelques rares aliénés ; des sots et des débiles mentaux ; enfin, de très nombreux anxieux, obsédés, ruinés, malades, isolés, sans secours moral ni matériel* ».

Les clients de ces charlatans, écrit-il dans ses conclusions « *ne sont pas uniquement des naïfs, des débiles suggestifs et des aliénés... mais surtout des esprits troublés, des psychopathes légers qui, par morbidité ou légitimement, sont des anxieux, des déprimés, des psychasthéniques ou des obsédés* ».

Il est une autre catégorie de charlatans qu'il convient également de dénoncer ici, en terminant : ce sont les «*faux guérisseurs*», les «*faux-pendulisans*», dont les agissements ne peuvent que desservir la cause du magnétisme et celle de la radiesthésie.

- :- :- :- :- :-

Si j'ai tenu à dénoncer ainsi ces «*marchands du temple*» dans leur ensemble, c'est parce que je sais à quel point leurs procédés peuvent être dangereux pour l'équilibre mental de certains des malheureux qui se confient imprudemment, à eux. C'est ainsi que le Professeur Grasset a eu l'occasion de donner des soins à un individu qui devenait névrotique et aliéné parce qu'une «*voyante*» lui avait prédit qu'il mourrait dans un an⁴. Personnellement, j'ai eu l'occasion d'examiner et de suivre plusieurs sujets en proie à des troubles psychiques, provoqués par de malencontreuses et charlatanesques prédictions. Dans sa Thèse, le Docteur de Perry énumère un certain nombre de troubles (idées délirantes de persécution, délires de possessions, hallucinations diverses, idées fixes, obsessions, phobies, etc...), provoquées ou aggravées par la seule intervention de «*somnambules extra-lucides*».

Nous ne pouvons donc qu'approuver ceux qui jettent un cri d'alarme ; nous ne pouvons qu'être en complet accord avec tous ceux qui souhaitent ardemment, comme l'un de mes confrères, que les êtres dans la détresse – poussés par la naïveté, l'angoisse ou la folie – ne soient plus tentés d'essayer une expérience coûteuse et dangereuse, pour leur âme déjà troublée.

⁴ Grasset, Traité des Maladies du Système Nerveux, 1886.

Du Logos et du Père

21

Par Jean Pataut

En publiant un nouvel essai ésotérique, Du Logos et du Père⁵, Jean Pataut nous invite une nouvelle fois à nous interroger sur un des grands mystères chrétiens, et cette fois, à partir du seul chapitre XVII, si métaphysique, de l'évangile selon Jean. Avec sa gentillesse habituelle et grâce à la précieuse amitié qui nous lie depuis plusieurs années, l'auteur m'a autorisé à publier quelques extraits de son ouvrage.

On trouvera ci-dessous le chapitre premier de la deuxième partie de ce livre, chapitre intitulé « Atemporalité et Acausalité ». Nous l'avons fait précéder de premières lignes de l'introduction : celles-ci permettent de placer la propos de l'auteur dans son contexte.

Ainsi, nos lecteurs bénéficieront d'une première approche de ce texte important pour une certaine compréhension des principales caractéristiques ésotériques du christianisme.

Introduction

Le chapitre XVII du quatrième évangile correspond à un moment particulièrement solennel : il clôt le Dernier Repas et l'ensemble des textes qui le constituent. Juste après lui, débute le récit de la Passion : *l'Heure est venue*.

En cet instant singulier, le chapitre XVII⁶ se présente comme un monologue, et aussi comme un bilan, que Jésus, que le Christ, que le Fils, que le Logos⁷, – est-ce tout un ? – parlant en son nom propre, adresse directement au Père, sans jamais sortir de leur relation, de leur intimité entre ‘Personnes’ divines. Et nous, auditeurs (ou lecteurs), devenons ainsi les témoins privilégiés de ce moment de Vie céleste ; où les choses de la Terre, quand elles sont mentionnées, n'apparaissent plus guère que comme une évanescence réalité.

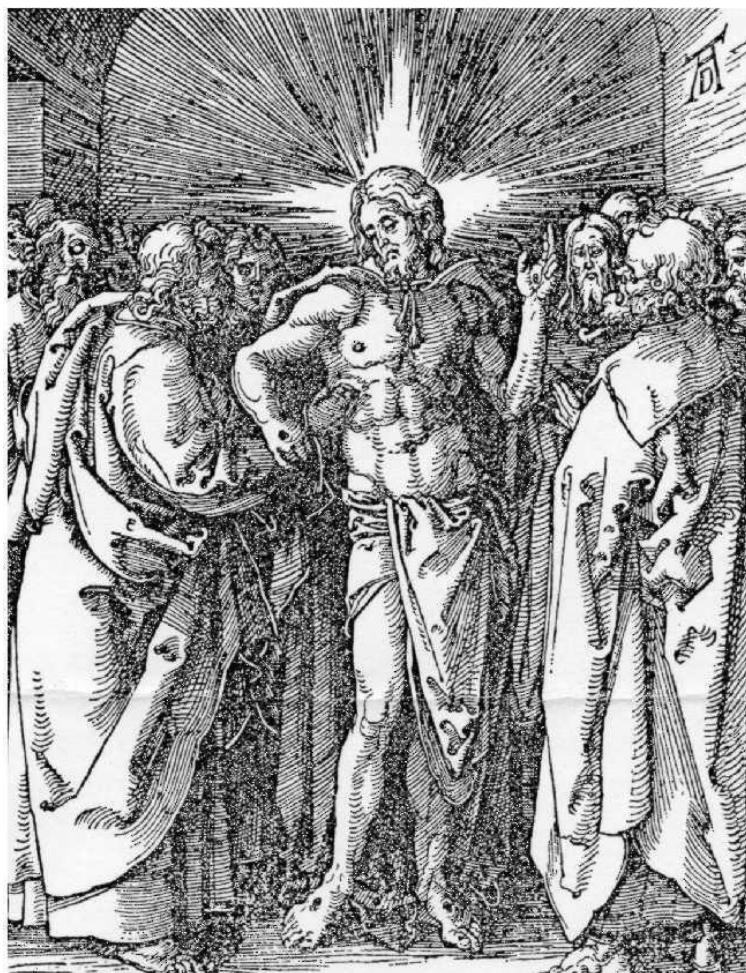
Au sein de toutes les écritures canoniques, cette adresse du Logos au Père n'est-elle pas, de loin, la plus longue ; et par là, la plus riche d'implications multiples ? Dans ce discours, le Logos dévoile là une relation très spécifiée ; jusqu'à nous sembler étrangement humaine, vue d'en-bas et par anthropomorphisme. Il est vrai que ce propos est dit sur Terre, dans une langue d'après Babel et, donc, dans le bien pâle reflet d'une pensée divine.

⁵ Édition Arché (Milan) 2014, diffusé par Edidit, 4, rue Basfroi, Paris 11^e.

⁶ Souvent dit, depuis le XVI^e siècle, de la Prière Sacerdotale. Dans cette expression, Jésus est donc considéré comme sacerdote, comme prêtre.

⁷ Pour des raisons indiquées dans le dernier chapitre, on évitera de traduire le terme ‘Logos’ ; notamment par ‘Verbe’ ou par ‘Paole’.

Malgré un oral sans doute prononcé en araméen, traduit en grec, puis pour nous du grec en français, ce texte laisse transparaître tout au long une musicalité et une poésie comparables à celle d'un hymne, à celle du Prologue, par le retour cadencé des mêmes locutions, semblablement au rythme du ressac. Cette répétition de mots et d'expressions, pourtant les plus simples, constitue autant de clefs pour approcher les *leitmotive* de ce texte hautement métaphysique et plein de magnificence. D'ailleurs, n'est-il pas, à plusieurs égards, symétrique du Prologue ; et, comme lui, ne devait-il pas être psalmodié ? Symétriquement au Prologue, cette cosmogonie résumée qui suggère la Descente progressive du Logos, ici, c'est le Logos lui-même qui annonce son Retour au Père, de manière cosmogonique et sotériologique.



I

Atempolarité et acausalité

Une observation liminaire et centrale mérite d’être présentée au début de cette deuxième partie. Elle concerne le point de vue, inhabituel pour nous, souvent adopté par le rédacteur, ou l’inspirateur, du chapitre XVII à l’égard du Temps ; et, par-là, toute la métaphysique qui se trouve tacitement impliquée face au passé, au futur et donc, au Devenir.

I

Comme il arrive couramment dans les textes johanniques, le temps du verbe ou de l’action, dans le chapitre XVII, se situe souvent au présent⁸ (voire à l’impératif). Par exemple, dès les premiers mots, Jésus dit : *l’heure est venue*, alors qu’elle ne l’est pas tout à fait. Puis, de façon plus atemporelle, il déclare au Père, sur l’immense sujet du salut : *Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie et [qu’...] il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or, la vie éternelle, c’est qu’ils te connaissent [...]*.

Plus loin, au verset 9, il dit, parlant de ceux qui lui ont été ‘donnés’ : *Je prie pour eux* ; alors qu’il priait bien avant cet instant pour ceux qui lui ont été donnés et qu’il continuera de le faire ensuite. De plus, cette prière, au point de vue de notre chronologie, s’applique tout autant à tous ceux du passé que du futur qui lui ont été et qui lui seront donnés ; et non pas à ceux-là seuls concernés par l’instant même de ce Dire.

Puis, d’évidence, se plaçant dans l’éternel présent, il déclare au Père (verset 10) : *Tout ce qui est à moi est à Toi comme tout ce qui est à Toi est à moi.*

Au verset 11, il note : *je ne suis plus dans le monde*, alors qu’il s’y trouve encore ; ce qu’il constate d’ailleurs au verset 13 : *je dis ces paroles dans le monde*.

D’ailleurs, dans ce même verset 13, se trouvent comme mêlés, fondus et confondus, trois temps et trois plans différents de réalités, par l’incidence de trois verbes au présent. D’abord, le *maintenant je vais à Toi* suppose sa mission accomplie : sa Passion, sa Résurrection et son Retour au Père ; alors que, selon notre temps terrestre, elle ne le sera qu’au matin de Pâque ; le *je dis ces paroles dans le monde*, au contraire, apparaît comme un propos circonstanciel, presque contingent ; et le *pour qu’ils aient en eux ma joie* ne se situe guère dans un instant exclusif, mais, semble-t-il, à la fois dans cet instant terrestre et, en même temps, surtout, dans l’immuable de l’éternité. Ainsi, en quelques mots, et dans la même phrase, le discours concerne des ordres de réalités tout différents, chacun d’eux, pourtant, étant clairement affirmé par la force d’un verbe au présent.

⁸ En grec, à l’indicatif imperfectif présent.

De ces propositions au présent, on pourrait citer presque la totalité des versets 15 à 21 inclus. Par exemple, les versets 15 et 16 : *Je ne te demande pas [ceux qui lui ont été donnés par le Père] de les ôter du monde [...]. Ils ne sont pas du monde comme je ne suis pas du monde.* Tant pour le Locuteur que pour ceux qui lui ont été donnés, le passé et le futur ne sont ici aucunement pris en considération ; comme s'il n'y avait, depuis l'origine des temps, ni Histoire ni Métahistoire.

Le verset 17 s'avère tout aussi atemporel : *Consacre-les par la Vérité : ta Parole est Vérité* ; on peut même se demander si cette demande au Père, qui dépasse largement l'instant du Dire, ne suppose pas le résultat, le futur, comme potentiellement acquis.

Au verset 18, le Fils dit encore : *je les envoie dans le monde*, alors que ses disciples se trouvent immobiles et tout à côté de lui.

Ainsi, du verset 19 : *Et pour eux, je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés par la Vérité.* Conformément à cette absorption du temps et du devenir dans l'instant, Pascal pouvait dire : *Le Christ est en agonie jusqu'à la fin des temps.* Sa ‘consécration’ sur la Croix est en effet permanente, au moins jusqu'à la fin du Cycle ; tout comme la ‘consécration’ que Jésus-Logos sollicite ici pour ses fidèles. Et quand il déclare, au verset 20 : *Je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi*, ici également, le présent de ces prières concerne, et tout le passé depuis ‘la fondation du monde’, et toute la période restant à accomplir jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire du Cycle, fin qu'on appelle le Jugement.

De toutes ces déclarations, ces mots du verset 21, *Tu es en moi et [...] je suis en Toi*, sont peut-être, à cet égard, les plus significatifs de tous, puisqu'ils mettent l'éternité entière dans ce présent.

Il arrive même qu'un fait récent, clairement énoncé au passé, soit implicitement toujours présent ; et comme par évidence. Ainsi, au verset 22, *je leur ai donné la gloire que Tu m'as donnée* : cette gloire, sur laquelle on reviendra, subsiste en effet de toute éternité ; comme subsiste dans l'archétypal la gloire accordée, depuis toujours, à ceux qui, au plan des apparences manifestées, croient maintenant au Fils.

Si ce passé, mis au présent, se trouve implicitement aboli en qualité de passé, il peut en être aussi du futur. Quand le Fils, au verset 20, déclare qu'il *prie* pour tous ceux qui *croient* ou qui *croiront* en lui, sa prière concerne donc toute une multitude de multitudes qui existera dans les siècles à venir : sa prière, comme déjà noté, absorbe l'immensité de ce futur, rendu ici présent dans l'instant de ce monologue.

Cette abolition implicite du temps peut encore se trouver exprimée par un verbe à l'impératif : *maintenant, Père, glorifie-moi* (verset 5, semblable au verset 1). Malgré le sens formel de ce terme *maintenant*, le Logos ne demande pas, ici, la gloire pour ce seul instant, mais bien celle reçue par lui de toute éternité ; ce qui, pour nous, peut constituer un paradoxe.

Ainsi, tout le passé et tout le futur de la Manifestation, depuis, et même dès avant, *la fondation du Monde* jusqu'au Jugement, sont vus, le plus souvent, dans le Sceau de l'éternel présent. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le regard naturel d'un être divin ? Mais avec une permanente ambivalence : car le Logos, incarné, parle aussi, comme il le constate au verset 13, *dans le monde* ; c'est-à-dire dans le devenir apparent, fruit de notre temps illusoire ; d'où, parfois, ses verbes au passé pour

désigner un résultat futur, comme au verset 4, où il résume son bilan : *j'ai achevé l'œuvre que Tu m'as donnée à faire*, alors que l'Acte final de sa mission n'est pas encore commencé.

À la différence des synoptiques, le Temps et avec lui tout le Devenir, se trouvent, *in globo*, comme absorbés, comme abolis ; ainsi que le constate souvent la théologie, le messianisme, par nature tourné vers le futur et si présent dans les trois autres évangiles, tend ici à s'estomper.

Moins, il est vrai, que dans l'évangile apocryphe de Thomas où, semble-t-il, le messianisme se trouve totalement absent⁹ ; ce qui contribue peut-être à mesurer la place de ce dernier document dans l'échelle ésotérique des divers écrits canoniques ou apocryphes. Le plus souvent, en effet, l'évangile de Thomas élude les récits descriptifs et circonstanciels, pour se réservier à l'énoncé de normes et d'enseignements dépourvus de références temporelles, sociologiques ou historiques.

Ce qui conduit à se poser la question suivante : ne serait-il pas justifié de situer et de commenter les écrits johanniques dans un contexte qui dépasse largement les seuls documents canoniques ; et qui inclurait donc tel ou tel des apocryphes, au moins ceux d'entre eux parmi les plus remarquables ?

II

Dès lors, pourquoi ne pas situer l'atemporalité du chapitre XVII (comme des écrits johanniques en général), dans un contexte sociologique¹⁰ beaucoup plus large, là où cette atempolarité, pour nous si paradoxale, se trouve souvent et tout naturellement usitée ?

Dans notre culture profane, le temps est vu – d'évidence – comme un continuum rectiligne, uniforme, quantifiable et irréversible, le passé étant estimé déjà aboli et le futur encore inexistant. C'est d'ailleurs là le postulat de toute la démarche épistémologique, basée sur l'explication, sur la recherche explicative, sur le rapport de la cause nécessairement antérieure à son effet ; donc, sur l'écoulement irréversible du temps vers son propre futur, tel que ce déroulement nous apparaît. (Mais cela faisant – et on peut le regretter – rarement la démarche épistémologique s'interrogera sur la nature possiblement illusoire du temps et, dans la mesure où cette nature dispose d'une relative réalité, sur sa structure ontologique.)

Nous oublions que les autres civilisations voyaient souvent les choses tout autrement que nous. En général, pour elles, la nature du Temps – puisqu'il s'agit bien de cela – était estimé cyclique, voire hélicoïdale ; et un reflet qualifié des structures célestes, par exemple des nombres divins, comme dit Platon dans le Timée¹¹. De plus, et comme toute chose, la nature du Temps était estimée vivante, dans sa totalité ; chaque instant s'y trouvait donc toujours spécifié, singulier, et sans cesse autrement que le précédent (comme s'en souvient encore l'astrologie contemporaine). Surtout, on n'excluait pas que le Temps fut tout entier présent dans chacun de ses instants ;

⁹ Comme le constate Émile Gillabert, *in Le procès de Jésus*, Paris : Dervy, 32.

¹⁰ Nous reprenons ici certains de nos commentaires figurant aux pages 123-125, *in Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste, Fils de la Résurrection*, Milan : Archè, 2009.

¹¹ 453 a.

comme, d'ailleurs, la totalité de l'espace dans chacun de ses divers lieux : le mât totémique, là où il se situe, est alors, tout naturellement, l'*axis mundi*. C'est pourquoi, dans le rite orthodoxe, le Christ ressuscite *vraiment* à la Pâque de chaque année. Dès lors, chaque passé et chaque futur se situe aussi dans notre propre présent. Le Tout lui-même est vu comme immanent dans chacune de ses 'parties'¹², de ses composantes manifestées, et chacune d'entre elles dans toutes les autres – comme l'enseigne, par exemple, le néoplatonisme.

Dans le monde sacré d'une société traditionnelle, toute la démarche explicative de la 'pensée classique'¹³ (notamment basée, répétons-le, sur le concept de cause nécessairement antérieure à son effet) perd ainsi son exclusive légitimité ; et son exclusive pertinence. Chaque séquence d'un devenir quelconque – par exemple, chaque instant de ma vie – apparaît alors comme le reflet singulier et bien transitoire de sa propre globalité, donc de ses propres 'causes', passées *et futures*, issues de tout un cycle, où l'essentiel, sinon la totalité, se trouve programmé et profondément intégré dans le très bref instant présent.

N'est-ce d'ailleurs pas là la conception du kabbaliste contemplant l'Arbre de Vie, puisque, pour lui, chaque Séphirah contient toutes celles de l'Arbre ; lequel représente, à la fois, l'unique 'espace' de tous les états d'être, comme l'unique 'présent' de tous les états d'un cycle, passé comme futur ? De son côté, l'adage hermétique, réduisant le temps à cet instant (et l'espace en ce lieu) déclare en effet : *Toute la puissance qui fut ou sera à jamais est ici en cet instant même*. Nos rêves prémonitoires, les divers *scenarii* des visionnaires, comme les annonces prophétiques, pourraient-ils s'expliquer sans inclure cette simple donnée ? Ne se vérifie-t-elle pas aussi dans ce que Jung appelle la synchronicité¹⁴ ?

Comme on sait, les personnages de la tragédie grecque vivent et accomplissent un destin déjà fixé ; en tout cas, un destin qu'ils ne maîtrisent pas ; comme dans la tradition qoumrâniene ; ou comme en Islam, où le *mektoub*, le 'c'est écrit', se trouve presque toujours au cœur de la vie quotidienne et de la vision du monde¹⁵. De son côté,

¹² Certes, ce mot 'parties' n'est guère recevable dans une approche métaphysique de la globalité. Comme le rappelle René Guénon, in *Les États multiples de l'Être*, Paris : Trédaniel, 1989, 16 : *le 'Tout', au sens universel et absolu, [...] est à proprement parler 'sans parties', puisque ces parties devant être nécessairement relatives et finies, elles ne pourraient avoir avec lui aucune commune mesure, ni par conséquent aucun rapport, ce qui revient à dire qu'elles n'existent pas pour lui.*

¹³ Cette dernière remonte-t-elle au-delà des XVII^e et XVIII^e siècles ? Une date précise chez une majorité significative d'auteurs, sinon dans la 'conscience européenne' *in globo*, serait sans doute fort difficile à fixer : Descartes lui-même était-il bien cartésien ?

¹⁴ C'est ainsi que, très en marge de notre propos, Antoine Faivre écrit, in *L'Ésotérisme*, Paris : PUF, Que Sais-Je ?, 1993, 40 : *Les principes de non-contradiction et de tiers exclu, de linéarité causale, s'y trouve supplantés [dans l'ésotérisme de l'Occident moderne] par ceux de tiers inclus et de synchronicité.*

¹⁵ Certes, le Coran insiste très souvent sur la liberté de l'homme. Mais il insiste au moins autant sur le décret de Dieu qui régit toute chose. Cette aporie ne se trouve-t-elle pas résolue, par exemple, dans le verset suivant (Jacques Berque, *Le Coran*, Paris : Sindbad, 1990, Sourate 76, 29-30) : *qui le veuille emprunte un chemin vers son Seigneur* [ce qui implique la liberté] *bien que vous ne vouliez que si Dieu veut* [ce qui implique que ce choix est "déjà" voulu par Dieu, établissant ainsi deux niveaux de lecture et d'interprétation, hiérarchisés entre eux].

Parmi les occurrences impliquant, à un titre ou à un autre, le décret de Dieu, on peut notamment se référer aux versets suivants : 8, 27, à propos de la bataille de Badr, *ce n'est pas vous qui les avez tués, mais Dieu les a tués. Tu [Mahomet] ne lançais pas toi-même les traits quand tu les lançais, mais Dieu*

Me Eckhart écrit, dans son traité *Du Détachement*¹⁶ : *Et ainsi Dieu a vu toutes choses dans son premier regard éternel et Dieu ne crée rien de nouveau, toutes choses étant pour lui accomplies d'avance.*

Dès lors, pourquoi s'étonner de ce langage johannique qui élude si souvent tous les acquis passés, comme toutes les attentes à venir, et qui se contente de constater seulement ce qui est dans le Sceau de l'accompli ? Donc, sans énoncer d'explication causale ou finale ; puisque, dans cette optique, *il n'y a pas de cause*¹⁷ et que le devenir est aboli : les élus, maintenant, sont déjà tous *nés de Dieu* (Jn I, 13). Et si les théologiens, maintenant férus de causalité, constatent, comme surpris, que chez Jean ‘l'eschatologie est déjà réalisée’, c'est justement parce qu'elle s'y inscrit naturellement dans une vision du monde a-causale, où l'eschatologie pleinement accomplie ne constitue d'ailleurs qu'un élément parmi d'autres de cette vision.

C'est placer là cette pensée johannique et notamment ce discours singulier du Logos au chapitre XVII dans le contexte sociologique d'une immense parenté qui, tout à la fois, les éclaire et les relativise, en les confirmant ; même si il arrive que le point de vue johannique, naturellement situé dans l'immuable de l'éternité, descende parfois dans notre manifesté ; et, par conséquent, dans le temps et dans ce qui nous apparaît alors comme son ‘déroulement’ causal.

En tout cas, y a-t-il un handicap plus efficace que les présupposés de la modernité pour aborder ces choses qui lui sont désormais si étrangères ?

les lançait ; 2, 142 et 213 ; 3, 145 et 154 ; 5, 13 ; 6, 2, 22, 25, 39, 125, 128 ; 7, 34 ; 9, 51 ; 10, 25, 49 et 61 ; 11, 6 ; 13, 2 et 26 ; 15, 5 ; 17, 99 ; 18, 28 ; 23, 43 ; 24, 46 ; 27, 75 ; 30, 8 ; 31, 29 ; 34, 3 ; 35, 13 ; 39, 5 et 22 ; 45, 23 ; 46, 3 ; 57, 22 ; 64, 11 ; 77, 20-23. Cf. *Dictionnaire du Coran*, Mohammad Ali Amir-Moezzi, Paris : Laffont, 2007, 209-212.

¹⁶ *Être Dieu en Dieu*, Paris : Éditions Points (Voies spirituelles), 2008, 26.

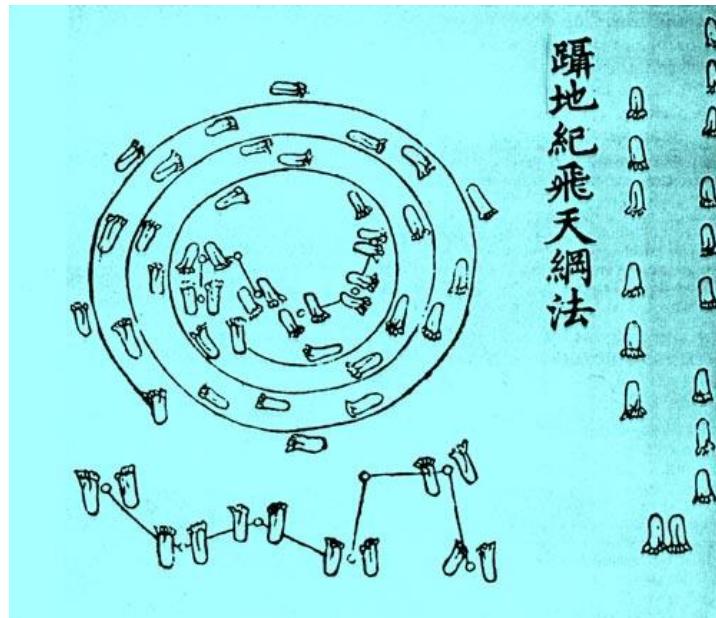
¹⁷ C'est une des raisons, soulignons-le, qui amène à situer, tout naturellement, le langage johannique dans l'immense contexte de la Tradition ésotérique.



Le Père

Le Taoïsme

Par Meleph Ashagar – Sâr Aemeth SI IV



A l’imitation de Yu le Grand Fondateur de la Première Dynastie (les Xia) l’adepte taoïste livre sa plante des pieds aux influx terrestres afin que son être ainsi nourri par la Terre-Mère se dispose pour pouvoir, par ses souffles célestes, vaquer, selon le mouvement même du Ciel, dans les régions supérieures.

Il ne suffit pas de penser aux choses du Ciel pour parvenir au Ciel.

Il faut se mouvoir de corps et d’esprit, ébranlant l’esprit par le corps, puisque la vie de l’Homme naît en permanence de ce mouvement spiralé des souffles entre le Ciel et la Terre.

Né aux derniers siècles avant l’ère chrétienne, quand l’antique religion agraire, achevant de se dissoudre avec la société antique à laquelle elle avait été étroitement liée, cesse de suffire aux esprits devenus inquiets, le Taoïsme se développa avec un succès prodigieux dans l’Empire des Han et atteignit son apogée sous les Six Dynasties, quand le monde chinois était en ébullition politique et religieuse.

Au VII^e siècle, la paix des Tang lui fut fatale, en ramenant l’ordre confucéen dans les esprits comme dans l’administration ; la concurrence du Bouddhisme l’usa également. Il perdit peu à peu son emprise sur les masses populaires, pour se réduire à n’être qu’une religion de moines et un culte de sorciers ; et, malgré l’éclat que lui valut la renommée de quelques grands religieux des siècles suivants, il commença dès lors la longue décadence qui devait l’amener à son état moribond d’aujourd’hui.

C'est du Taoïsme au temps de sa splendeur, à l'époque des Six Dynasties, entre le IV^e et le VI^e siècle de notre ère, que je voudrais vous donner une idée en vous en décrivant successivement les principales manifestations.

Le Taoïsme est une religion de salut qui se propose de conduire les fidèles à la Vie Éternelle. Et si les Taoïstes, à la recherche de la Longue-Vie, l'ont conçue non comme une immortalité spirituelle, mais comme une immortalité matérielle du corps lui-même, ce n'est pas par un choix délibéré entre les diverses solutions possibles du problème de l'immortalité dans l'autre monde ; c'est parce que cette solution était pour eux la seule possible.

Dans le monde gréco-romain, on prit tôt l'habitude d'opposer Esprit et Matière, ce qui, dans les conceptions religieuses, se traduisit par l'opposition d'une âme spirituelle unique au corps matériel. Pour les Chinois, qui n'ont jamais séparé Esprit et Matière, mais pour qui le monde est un continu qui passe sans interruption du vide aux choses matérielles, l'âme n'a pas pris ce rôle de contrepartie invisible et spirituelle du corps visible et matériel. Il y avait d'ailleurs en chaque homme trop d'âmes pour qu'aucune d'elles ne pût contrebalancer le corps.

Tout homme a deux groupes d'âmes, trois âmes supérieures, *hun*, et sept inférieures, *po* ; et s'il existait des croyances diverses sur ce que devenaient ces deux groupes d'âmes dans l'autre monde, tous s'accordaient pour reconnaître qu'elles se séparaient à la mort.

Dans la vie comme dans la mort, ces âmes multiples étaient bien imprécises, bien vagues et bien faibles : après la mort, quand ce petit troupeau d'esprits falots s'était dispersé, comment le rassembler et en refaire une unité ? Au contraire, le corps est unique, il leur sert d'habitat à toutes ainsi qu'à d'autres esprits.

Aussi est-ce seulement dans un corps que l'on conçut la possibilité d'obtenir une immortalité continuant la personnalité du vivant et non divisée en plusieurs personnalités dont chacune, fragment de celle du vivant, vit d'une existence séparée. Ce corps nécessaire, les Taoïstes auraient pu croire qu'il serait un corps nouveau créé dans l'autre monde. Ils acceptèrent cette idée pour la délivrance des morts, imaginant dans l'autre monde une fonte des âmes par laquelle le mort recevait un corps immortel si les vivants intervenaient en sa faveur par des prières et des cérémonies appropriées ; mais ils ne la généralisèrent pas.

C'est la conservation du corps vivant qui resta toujours le moyen normal d'acquérir l'immortalité ; c'est lui, ce corps mortel, qu'il s'agit de prolonger, ou plutôt de remplacer au cours de la vie par un corps immortel en faisant naître et en développant en soi-même des organes immortels, peau, os, etc., qui se substituent peu à peu aux organes mortels.

L'Adepte arrivé à ce point ne meurt pas et « monte au ciel en plein jour ». Donner pour but aux fidèles l'immortalité du corps et la suppression de la mort était s'exposer au

démenti immédiat des faits : il était trop facile de voir que cette ascension au ciel ne pouvait être que l'exception et qu'en fait tous, même les plus fervents Taoïstes, mouraient comme les autres hommes. Une pareille croyance ne pouvait se répandre sans quelque interprétation de la manière d'échapper à la mort.

L'interprétation admise était que, pour ne pas porter le trouble dans la société humaine, où la mort est un événement normal, celui qui devenait immortel se donnait l'air de mourir. On l'enterrait suivant les rites ordinaires. Mais ce n'était qu'une fausse mort : ce qui était mis dans le cercueil, c'était une épée ou une canne à laquelle il avait donné toutes les apparences d'un cadavre ; le vrai corps était parti vivre parmi les Immortels ; c'est ce qu'on appelait la « Libération du Cadavre ».

La nécessité de transformer le corps pour le rendre immortel imposait des obligations nombreuses et variées à l'Adepto taoïste, au *daoshi* désireux de s'assurer l'immortalité en la conquérant de son vivant. Il fallait « Nourrir le Corps » pour le transformer, « Nourrir l'Esprit » pour le faire durer, et s'adonner pour cela à des pratiques de toutes sortes, qui relevaient de deux techniques distinctes. Sur le plan matériel, « Nourrir le Corps », c'est-à-dire supprimer les causes de décrépitude et de mort du corps matériel, et créer à l'intérieur de soi-même l'embryon doué d'immortalité qui se noue, grandit, et, devenu adulte, transforme le corps grossier en un corps immortel, subtil et léger, voilà à quoi conduisent la diététique et les exercices respiratoires ; sur le plan spirituel, « Nourrir l'Esprit », c'est-à-dire renforcer le principe d'unité de la personnalité humaine, en accroître l'autorité sur les êtres transcendants de l'intérieur du corps, et ainsi maintenir en soi ces êtres, dieux, esprits et âmes dont la conservation est nécessaire à la persistance de la vie, c'est à quoi mènent la concentration et la méditation.

Par la première, on renforçait le corps en tant que support matériel de l'existence ; par la seconde, on prolongeait la vie elle-même à l'intérieur du corps en maintenant réunis en lui tous les êtres transcendants qui l'habitent.

Le corps humain est en effet un monde (microcosme) pareil au monde extérieur, celui du Ciel et de la Terre comme on dit en chinois (macrocosme).

Et il est, lui aussi, peuplé de divinités. La vie y pénètre avec le Souffle : ce Souffle, descendant dans le ventre par la respiration, s'y unit à l'Essence enfermée dans le Champ de Cinabre Inférieur, et leur union produit l'Esprit, qui est le principe recteur de l'homme, le fait agir bien ou mal, lui donne sa personnalité. Cet Esprit, à la différence de ce que nous appelons l'âme, est temporaire : formé de l'union du Souffle qui est venu du dehors, et de l'Essence qui est enfermée en chaque homme, il est anéanti quand ils se séparent au moment de la mort ; on le renforce en accroissant le Souffle et l'Essence par des pratiques adéquates.

Le corps est divisé en trois sections : section supérieure (tête et bras), section médiane (poitrine), section inférieure (ventre et jambes). Chacune a son centre vital, sorte de poste de commandement ; ce sont les trois Champs de Cinabre,

ainsi appelés parce que le cinabre est l'ingrédient essentiel de la drogue d'immortalité : le premier, le Palais du Nihuan (terme dérivé du mot sanscrit Nirvâna), est dans le cerveau ; le second, le Palais d'Écarlate, est près du cœur ; le troisième, le Champ de Cinabre Inférieur, est au-dessous du nombril.

Qu'on se figure au milieu du cerveau neuf petites cases d'un pouce formant deux rangées superposées, une de cinq et une de quatre cases, avec un vestibule d'entrée entre les sourcils (probablement une figuration grossière et schématisée des ventricules cérébraux).

En bas, à l'entrée, c'est la Salle du Gouvernement ; derrière, la Chambre de l'Arcane, suivie du Champ de Cinabre, puis du Palais de la Perle Mouvante et du Palais de l'Empereur de jade ; au-dessus, la Cour Céleste, le Palais de Réalité du Grand-Faîte, le Palais du Cinabre Mystérieux qui est juste au-dessus du Champ de Cinabre, et enfin le Palais du Grand-Auguste.

Dans la poitrine, l'entrée est par le Pavillon à Étages (trachée), qui mène à la Salle du Gouvernement et aux cases suivantes ; le Palais de la Perle Mouvante est le coeur. Dans le ventre, le Palais de Gouvernement est la rate, et le Champ de Cinabre est à trois pouces au-dessous du nombril.

Les trois Champs de Cinabre ont chacun leurs dieux qui y résident et qui les défendent contre les esprits et les souffles mauvais. Or ces maléfiques sont tout près des dieux gardiens. Trois des plus pernicieux, les Trois Vers (ou Trois Cadavres), sont installés à l'intérieur du corps avant la naissance. Ils habitent chacun un des trois Champs de Cinabre, le Vieux-Bleu au Palais du Nihuan dans la tête, la Demoiselle-Blanche au Palais d'Écarlate dans la poitrine, le Cadavre-Sanglant au Champ de Cinabre inférieur.

Non seulement ils causent directement la décrépitude et la mort en attaquant les Champs de Cinabre, mais encore ils essaient de faire diminuer le temps de vie alloué à l'homme qui les héberge, en montant au ciel rapporter ses péchés. C'est qu'après la mort, à la différence des âmes qui vont aux enfers ou demeurent au tombeau suivant leur espèce, les Trois Vers vont se promener ; on les appelle « Revenants ». Plus tôt mourra leur hôte, plus tôt ils seront libérés.

L'adepte doit se débarrasser d'eux au plus vite. Et, pour cela, il doit « Interrompre les Céréales », car c'est de l'Essence des Céréales que les Trois Vers sont nés et se nourrissent.

L'abstinence des Céréales, destinée à les épuiser, est la base de tous les régimes diététiques taoïstes, régimes fort sévères qui excluent en outre le vin, la viande, et les plantes à saveur forte, pour ne pas incommoder les divinités du corps qui détestent l'odeur du sang et celle de l'oignon et de l'ail. Elle ne suffit d'ailleurs pas à les détruire : il faut encore prendre des pilules qui les font mourir (il y en a beaucoup de formules), et cela peut durer plusieurs années. Au reste, tous les régimes ne font leur

effet qu'à la longue ; et ils sont si durs qu'on ne s'y astreint souvent que graduellement, comme Tao Yan qui, s'étant mis à l'Abstinence des Céréales à quinze ans, supprima d'abord presque toute l'alimentation normale, viande, riz, etc., sauf la farine, puis plus tard supprima la farine elle-même pour ne plus manger que des jujubes.

Tant qu'il reste quelque chose du « Souffle de la Nourriture Sanglante », tout progrès est impossible.

La destruction des Trois Vers clôt une sorte de période préparatoire. Ce n'est qu'après leur expulsion que la plupart des pratiques prennent leur efficacité complète, car ce n'est qu'alors qu'il est possible de remplacer l'alimentation vulgaire par le régime idéal, celui qui rend le corps léger et immortel, et qu'on appelle « se Nourrir des Souffles » ou « Respiration Embryonnaire ».

Les médecins chinois répartissent les organes du corps en deux classes : les cinq viscères et les six réceptacles ; ce sont ceux qui servent aux fonctions essentielles de la vie, respiration, digestion, circulation (on sait que la médecine chinoise a connu de tout temps le fait de la circulation, mais non son mécanisme).

La respiration se décompose en deux temps, l'inspiration qui est une descente du souffle (air extérieur) du nez, à travers la rate, jusqu'au foie et aux reins, et l'expiration qui en est la remontée, à travers la rate, vers le cœur et les poumons et sa sortie par la bouche. Lorsque les aliments solides sont descendus par l'œsophage dans l'estomac, ils y sont digérés par la rate, et les éléments utiles sont transformés en « Souffles des Cinq Saveurs ». Ces Souffles des Cinq Saveurs se réunissent dans la rate où ils se mêlent à l'eau venue là par un conduit spécial différent de l'œsophage (jusqu'au XI^e siècle, les médecins chinois ont cru qu'il y avait au fond de la bouche trois conduits distincts, pour l'air, les aliments solides, et l'eau) ; et ce mélange constitue le sang. Chaque fois que le souffle expiré ou inspiré traverse la rate, il en chasse le sang qui, ainsi poussé, avance de trois pouces dans les veines. Ainsi se déroulent respiration, digestion et circulation, en dépendance étroite les unes des autres.

C'est au milieu de ces fonctions normales que se développe la Respiration Embryonnaire, destinée à les transformer et en partie même à les remplacer. Les gens ordinaires se contentent de respirer l'air extérieur : chez eux, il s'arrête au foie et aux reins et ne peut franchir l'Origine de la Barrière, gardée par les dieux de la rate. Mais l'Adepte, après l'avoir inspiré, sait s'en nourrir, en le faisant passer par le conduit des aliments : c'est la Respiration Embryonnaire, ainsi nommée parce qu'elle tend à restituer la respiration de l'embryon dans le sein de sa mère.

L'important est d'apprendre à « retenir le souffle » longtemps afin d'avoir le plus de temps possible pour s'en nourrir : Liu Gen qui pouvait le retenir trois jours durant devint immortel. Mais que de longs efforts pour atteindre à pareille maîtrise ! La pratique de la « rétention du souffle » est pénible ; elle provoque

La Respiration Embryonnaire n'est souvent que le prélude de l'Emploi du Souffle, c'est-à-dire des divers procédés de circulation du souffle à travers le corps. L'avalement du souffle, en le faisant passer par l'œsophage au lieu de la trachée, lui permettait de franchir la porte de l'Origine de la Barrière, et d'arriver jusqu'au Champ de Cinabre inférieur et à l'Océan des Souffles ; de là, on le conduisait par le canal médullaire au cerveau, d'où il redescendait à la poitrine ; ce n'est qu'après qu'il avait achevé ce parcours par les trois Champs de Cinabre qu'on l'expulsait tout doucement par la bouche. Ou bien encore, on le laissait vaguer à travers le corps sans le conduire (procédé dit de la Fonte du Souffle). En cas de maladie, on le conduisait à l'endroit malade afin de le guérir. Le trajet des trois Champs de Cinabre par le canal médullaire n'était pas suivi seulement par le Souffle : certains l'unissaient à l'Essence dans le Champ de Cinabre inférieur, et les deux ensembles étaient conduits au Champ de Cinabre supérieur pour « réparer le cerveau ».

C'est aussi le trajet que suivait la drogue d'immortalité par excellence, le cinabre (sulfure de mercure) ; mais celui-ci n'était bon à être absorbé qu'après une série de transformations qui lui donnent la pureté parfaite nécessaire.

Cette technique alchimique compliquée n'a jamais été très répandue à cause des dépenses qu'elle imposait.

Comme vous le voyez, l'Immortalité du corps ne s'obtient qu'à la suite d'efforts prolongés et surtout bien dirigés. Il ne suffit pas de se livrer au petit bonheur aux pratiques qu'on voit décrites dans les livres ou qu'on entend de la bouche des maîtres ; il faut savoir les graduer de façon à franchir les étapes nécessaires.

Toutefois, on ne peut dire qu'il faille suivre un ordre rigoureux, par exemple commencer par s'abstenir de céréales pour affaiblir les Trois Vers, puis prendre les drogues qui les tuent, et alors seulement se mettre aux exercices respiratoires et, retenant le souffle de plus en plus longtemps, arriver enfin à la Respiration Embryonnaire parfaite. La vie est trop courte, et chaque étape est trop longue à parcourir, pour qu'on se soumette à un ordre aussi rigide ; et d'ailleurs chaque pratique aide à la réussite des autres. Il faut les entreprendre toutes ensemble, les exercices respiratoires en même temps que le régime diététique, de façon à savoir déjà pratiquer la rétention du souffle assez longuement quand on sera délivré des Trois Vers et n'avoir pas à faire tout l'apprentissage en un temps où la vie est peut-être déjà fort avancée.

Seulement, la pratique de se Nourrir du Souffle n'acquerra toute son efficacité que lorsque le régime et les drogues auront enfin chassé et détruit les Trois Vers.



La vie humaine est brève, et la recherche de l'Immortalité est longue. Aussi les chances de devenir Immortel diminuent-elles avec l'âge, et il est inutile de s'adonner à ces pratiques passé soixante-dix ans : nul homme qui se met à soixante-dix ans à la poursuite de l'Immortalité ne peut l'atteindre.

Certes les pratiques taoïques prolongent la vie, avant même de faire obtenir l'Immortalité complète ; mais il ne faut pas trop compter là-dessus, car chacun a son destin, et si le destin est de mourir prématurément, il est bien difficile d'y échapper, à moins d'avoir fait assez de progrès pour que le Directeur du Destin raye le nom du Livre de Mort pour le porter sur le Livre de Vie.

Il existe, en effet, deux registres où sont inscrits à leur naissance les noms de tous les hommes : l'un, le plus volumineux, est celui des hommes du commun, et des infidèles, c'est le Livre de Mort ; le dieu et ses scribes y inscrivent le nom, le sexe et le temps de vie alloué à chaque enfant à sa naissance.

L'autre, plus petit, est celui des futurs Immortels, c'est le Livre de Vie ; quelques-uns y ont leur nom inscrit dès leur naissance, mais la plupart y voient inscrire leur nom quand ils l'ont mérité par leurs efforts ; le dieu les raye alors du Livre de Mort et les porte au Livre de Vie, et, dès ce moment, ils sont sûrs d'atteindre tôt ou tard à l'Immortalité, à moins de commettre quelque faute grave qui ferait rayer leur nom sur le Livre de Vie et le ferait retomber, définitivement cette fois, au Livre de Mort.

Ainsi la comptabilité des vivants et des morts est toujours bien tenue et nul ne peut espérer échapper à la mort et devenir Immortel par surprise.

Mais pour obtenir l'inscription au Registre de Vie, des exercices respiratoires et diététiques ne suffisent pas, car après tout ce n'est que de la médecine et de l'hygiène. Il faut avoir avancé dans la vie religieuse, et en particulier avoir fait des progrès dans la méditation et la contemplation. C'est là un autre aspect du Taoïsme, et non moins important.

Les techniques spirituelles : vision intérieure, méditation et union mystique

Si le Taoïsme, pour faire acquérir à ses fidèles l'immortalité du corps matériel, s'était contenté des drogues et des pratiques alimentaires, respiratoires et alchimiques, en un mot des pratiques dites de Nourrir le Corps, il aurait été une hygiène, ou un système médical, mais non une religion. Or c'est bien comme une religion qu'il nous apparaît aux premiers siècles de notre ère. C'est qu'en effet, quelque importantes que fussent toutes ces pratiques, elles ne suffisaient pas à faire acquérir l'Immortalité ; tout au plus pouvaient-elles prolonger la vie.

Pour devenir Immortel, il fallait y ajouter des pratiques d'un tout autre ordre. « Nourrir le Corps » ne fait durer que le corps. Mais les dieux et les esprits dont le corps est l'habitat tendent sans cesse à s'en aller ; et leur départ amènerait la mort. Si on ne

peut les retenir, toutes les drogues et toutes les recettes risquent de devenir inutiles. Les procédés de « Nourrir l’Esprit » consistent surtout à entrer en relation avec les dieux par la Vision Intérieure afin de les faire rester à l’intérieur du corps.

C’est tout ce qui est nécessaire pour obtenir l’Immortalité, et la plupart des Adepts ne vont pas plus loin. Ce n’est cependant qu’un degré élémentaire que les Adepts supérieurs doivent dépasser pour atteindre à l’Union Mystique, qui ne leur donnera pas seulement l’immortalité du corps, mais les rendra Uns avec le Dao, but suprême de la carrière de l’Adept taoïste.

Mais n’entre pas en relation avec les dieux qui veut. Bien que les dieux soient en nous, à l’intérieur de notre corps, il n’est pas possible de les atteindre, s’ils ne consentent à se laisser approcher. La simple connaissance des procédés n’y suffit pas ; il faut encore qu’ils le veuillent bien. On ne peut les y obliger par des formules et des recettes, quelque puissantes qu’elles soient, s’ils refusent.

Le moyen de s’attirer leur bienveillance, c’est de mener une vie pure et en particulier d’accomplir de bonnes œuvres. Les récits hagiographiques montrent que la conquête de l’Immortalité commence d’ordinaire par la pratique des bonnes œuvres. *L’Histoire des Han Postérieurs* mentionne des Taoïstes de bonne famille qui, aux deux premiers siècles de notre ère, se rendirent célèbres en nourrissant des orphelins, en entretenant des routes, en construisant des ponts. On allait même jusqu’à distribuer tous ses biens aux pauvres.

Le *Livre du Sceau de jade* considère comme actes méritoires par excellence ceux par lesquels « on sauve les hommes du danger, en leur faisant éviter le malheur, en les protégeant des maladies, en empêchant les morts prématurées ».

On avait codifié et réglé les actes bons et mauvais et leur rétribution. Un règlement de vie taoïste, *l’Extrait des Règles et Défenses Rituelles les plus Importantes*, donne toute une gradation de châtiments à mesure que les péchés s’accumulent.

« Il y a dans le corps de l’homme des dieux qui, à certains moments fixés, montent faire rapport sur les actes bons et mauvais. »

Quand les fautes dépassent 120, on tombe malade. A 180 fautes, c’est de l’imperfection : celui-là ne réussira pas à faire l’élevage des animaux domestiques. 190 fautes, c’est de l’incurie : cet homme prendra une maladie épidémique. 530 fautes, c’est un petit mal : l’homme aura des enfants mort-nés. 720 fautes, c’est un grand mal : il n’aura pas de fils et beaucoup de filles. 820 fautes, c’est un malheur : l’homme aura une maladie qui le rendra aveugle ou sourd. 1080 fautes, c’est une calamité : il mourra de mort violente. 1 200 fautes, c’est un désastre : il sera pris dans une révolte. 1 600 fautes sont une catastrophe : il n’aura pas de descendance, ni fils ni petit-fils. 1 800 fautes, c’est un sinistre : le malheur se répand sur cinq générations.

Et il continue ainsi, augmentant les rétributions mauvaises à mesure que croît le nombre des péchés, jusqu'à plus de 10.000 péchés : le plus terrible de tous les châtiments arrive alors, l'extinction par le glaive, une exécution publique, du coupable et de toute sa famille.

Pour les bonnes actions, le catalogue est plus bref et moins détaillé ; il était moins nécessaire d'insister dans ce cas : qui avait accompli 300 bonnes actions devenait Immortel Terrestre ; il en fallait 1.200 pour devenir Immortel Céleste. Celui qui après 1.199 bonnes actions en fait juste une seule mauvaise perd toutes les bonnes actions antérieures et doit recommencer le tout.

Tout le monde n'était pas aussi sévère ; et il y avait des rituels de pénitence pour effacer les péchés.

La pratique des bonnes œuvres attire la bienveillance des dieux et des Immortels, surtout si elle s'accompagne d'exercices élémentaires de respiration et d'une certaine simplicité alimentaire. C'est ainsi que Zhou Yishan, dont un texte raconte les bonnes œuvres, se vit récompenser de sa vertu par un Immortel.

« Il habitait alors à Chenliu un certain Huang Tai. Il n'avait ni femme, ni enfants, ni parents, et nul ne savait d'où il venait ; il était toujours vêtu d'habits rapiécés et vendait de vieux souliers. Zhou Yishan le vit en traversant le marché, et trouva son habillement extraordinaire. Il se dit : « J'ai entendu dire que les yeux des Immortels ont la pupille carrée. » Or il en était ainsi de Huang Tai. Très content, il lui acheta plusieurs fois des souliers. A la fin, Huang Tai alla chez lui et lui dit :

— J'ai appris que vous aimiez le Dao : c'est pourquoi je suis venu vous voir. Je suis l'Immortel du Pic du Centre...

A ce stade du début, ce sont les Immortels et les dieux qui cherchent les fidèles encore ignorants et, d'eux-mêmes, entrent en communication avec eux.

Mais, quand ils sont plus avancés, les Adeptes savent qu'ils ne doivent pas attendre qu'on vienne les trouver, et que c'est à eux à aller à la recherche des dieux.

Quels sont ces dieux avec qui les Adeptes taoïstes voulaient entrer en communication directe ? Ceux de la religion antique, dispensateurs de biens très concrets, santé, pluie et chaud en leur temps, bonnes récoltes, prospérité familiale, ne les intéressaient guère. Que pouvait-on avoir à demander d'utile pour le salut au Comte du Vent Fengbo ou au Maître de la Pluie (*Yushi*) ou même, pour prendre des dieux plus importants, au Comte du Fleuve (*Hebo*) ou aux dieux des Pics et des Mers, qui ne sont après tout que des divinités locales dont la compétence est strictement limitée aux événements qui se produisent dans leur domaine territorial ? Le Dieu du Sol était une divinité hostile qui garde les âmes des morts prisonnières dans ses Prisons Terrestres (*diyu*) et même les dévore. Il n'y avait que le Seigneur d'En Haut (*Shangdi*) à qui il pût être utile de

s'adresser ; mais, pour les Taoïstes, son rôle est bien réduit, puisque le véritable recteur du monde ce n'est pas lui, c'est le Dao impersonnel dont le monde est sorti par transformation.

En fait, les grands mystiques du IV^e et du III^e siècle avant J.-C., Laozi, Zhuangzi, adressent leurs effusions au Dao et trouvent dans son impersonnalité même des motifs d'exaltation mystique. Cependant, dès l'antiquité, Yuan de Qu, un contemporain de Zhuangzi, va chercher l'Union au ciel, dans la cité du Seigneur d'En Haut ; et il est bien difficile de savoir si ce n'est qu'une allégorie poétique ou si, comme les Taoïstes des siècles suivants, il ne personnalisait pas déjà le Dao lui-même.

C'est à cela en effet que devaient en arriver les Taoïstes des Six Dynasties, qui admettent que le Dao, pour instruire les dieux et les hommes, prend la forme humaine et devient le Seigneur du Dao, Daojun : le personnage qui avait été connu au temps des Zhou sous le nom de Laozi était, pour eux, le Très-Haut Seigneur du Dao, Taishang Daojun, ou comme on l'appelle aussi le Très-Haut Vieux-Seigneur, Taishang Laojun ; le Laozi des textes antiques n'est qu'une de ses nombreuses descentes en ce monde pour instruire les hommes et leur apprendre le chemin du salut.

A cette époque, l'influence du Bouddhisme, avec ses grands êtres transcendants que sont les Bouddhas et les Bodhisattvas, avait donné naissance dans le Taoïsme à une série d'êtres transcendants similaires, qui jouent le même rôle de sauveurs et d'instructeurs sous le titre de Vénérables Célestes *tianzun*, titre qui prêtait à la confusion, car il était commun aux deux religions, soit que, d'origine vraiment taoïste, il eût été emprunté par les premiers missionnaires pour traduire le titre de Bhagavat donné au Bouddha (ultérieurement, pour éviter la confusion, les Bouddhistes le remplacèrent par *shizun*, « Vénétré du Monde »), soit qu'il fût une première interprétation bouddhique de ce titre et qu'il eût été emprunté par les Taoïstes (dans le Taoïsme, il paraît avoir été précédé par le titre de Roi Céleste, *tianwang*), comme ils empruntèrent à la même époque le nom de Mâra (*mo*) pour désigner les démons, celui de Kalpa (*jie*) pour désigner les âges du monde, etc.

En tout cas, quelle que soit l'origine du nom lui-même, la conception de ces êtres suprêmes se modela à certains points de vue sur la conception populaire chinoise du Bouddha et des Bodhisattvas. **A l'exemple du Très-Haut Vieux-Seigneur, d'autres divinités descendirent en ce monde pour instruire les hommes ; ceux qui ne descendent pas si bas que la terre prêchent du moins aux dieux et aux Immortels, et ceux-ci à leur tour révèlent aux dieux inférieurs et aux hommes les enseignements des dieux les plus élevés.**

Ainsi les « recettes importantes » et les « formules puissantes » grâce auxquelles il est possible d'obtenir l'Immortalité viennent en notre monde.

C'est avec ces dieux que les Adeptes taoïstes cherchent à entrer en relations, car ce sont eux qui peuvent les aider à faire leur salut. Ils sont extrêmement nombreux parce que chaque Adepte a le sien ou les siens propres : le Taoïsme est à certains points de

vue tout proche du spiritisme, et de même que les médiums spirites ont chacun un ou plusieurs esprits qui les guident et les « contrôlent », de même les Adeptes, qui sont souvent des médiums, ont chacun leurs dieux particuliers qui les aident au moins au début de leur carrière.

Ces dieux forment une vaste hiérarchie, depuis de petits Immortels, encore tout proches des hommes, jusqu'aux dieux suprêmes ; les Adeptes gravissent lentement les degrés de cette hiérarchie, obtenant au fur et à mesure de leurs progrès d'entrer en relations avec des dieux de plus en plus élevés. Ils les voient, ils parlent avec eux, ils apprennent d'eux leurs noms, leurs titres, leur origine, leurs fonctions actuelles et anciennes, leur résidence : ainsi s'est constitué un immense panthéon, à la fois confus, parce qu'il est difficile de classer toutes ces divinités d'origine disparate, et précis, parce que sur chacun d'eux les détails exacts abondent, venant de tous ceux qui les connaissent intimement.

Dès le VI^e siècle, on ne s'y retrouvait plus guère, et Tao Hongqing, un des grands Taoïstes d'alors, essaya en vain d'en établir le schéma ; même aidé par les dieux qu'il consultait, il n'est pas arrivé à éviter les confusions, les doubles emplois et les omissions. Aujourd'hui, quinze siècles après lui, la confusion est plus inextricable encore, et je ne peux prétendre à donner ici un exposé complet de ce panthéon avec ses dieux, ses déesses, ses Immortels et Immortelles, ses fonctionnaires divins, extraordinairement nombreux, rangés en catégories hiérarchisées, elles-mêmes fort nombreuses. Des livres entiers sont consacrés à établir les rangs de cette hiérarchie d'êtres transcendants ; et ces essais de classification augmentent la confusion. Mais, s'il est à peu près impossible de se retrouver dans tous ces degrés hiérarchiques, et de donner une idée du panthéon taoïste tel qu'il est actuellement ou tel qu'il était vers le VI^e et le VII^e siècle, il est heureusement bien plus facile de suivre la genèse des dieux dans les livres anciens qui la décrivent.

Et cette théogonie taoïste, qui est en même temps une cosmogonie, montrera comment les *daoshi* et les fidèles de l'époque des Six Dynasties se représentaient le monde divin.

Le monde, suivant les Taoïstes, a un commencement et une fin identiques : c'est le Chaos, d'où tout sort et où tout retourne. Toutes choses sont faites de Souffles qui ont subi, à divers degrés, une modification que l'on exprime par les mots « se nouer » et « se coaguler », et dont le résultat est de les matérialiser de plus en plus.

A l'origine, les Souffles étaient confondus dans le Chaos ; puis ils se séparèrent en neuf souffles distincts. Les dieux et l'univers sortirent presque ensemble du Chaos, sans que les dieux, malgré une légère antériorité, n'aient rien à faire dans la création.

Chacun des dieux se fit un palais, et dans chaque palais furent installés des services divins et des bureaux où travaillent les dieux et les Immortels

fonctionnaires. Même dans le monde divin, les Chinois ne conçoivent pas de félicité plus grande que d'être fonctionnaires.

40

Ces fonctionnaires divins sont légion ; le premier palais céleste, le Palais de Ténuité Pourpre, comporte, à lui seul, 55.555 myriades d'étages formant autant de bureaux, et dans chacun il y a 55.555 myriades de fonctionnaires divins, tous formés de Souffles, tous nés spontanément, tous vêtus de vêtements ailés en plumes vertes. Et il y a beaucoup de palais dans les 81 étages des cieux ! Tous sont remplis de dieux ; mais, à mesure qu'on descend dans la hiérarchie divine, ils sont faits de Souffles moins subtils.

Tous ces dieux, grands et petits, ne gouvernent pas le monde, ni le monde physique, le Ciel et la Terre comme disent les Chinois, ni le monde des hommes, souverains, ministres et peuple. Certes il y a des dieux qui président aux phénomènes physiques : le soleil et la lune ont leurs dieux ; il y a tout un bureau chargé du tonnerre et des éclairs, de la pluie et du vent, sous la présidence de Monseigneur le Tonnerre. Et il y a aussi des dieux qui président aux destinées humaines, comme le Directeur du Destin et ses subordonnés, qui fixent la durée de la vie de chaque homme à sa naissance et l'allongent ou la raccourcissent ensuite suivant ses bonnes et mauvaises actions. Mais ils ne sont que des fonctionnaires d'une administration colossale, moins encore, les rouages d'une organisation immense qui va toute seule et dans laquelle ils n'interviennent que pour accomplir les actes de leur fonction. Du haut en bas, ils ne dirigent pas.

Les Taoïstes croyaient, comme l'ont toujours fait les Chinois, que le monde se gouverne parfaitement tout seul, et qu'il n'y a aucun besoin que les dieux s'en mêlent. Le Ciel produit les êtres et les choses, la Terre les nourrit, les Quatre Saisons se suivent régulièrement, les Cinq Éléments se remplacent en triomphant les uns des autres en un cycle sans fin, le *yin* et le *yang* se succèdent l'un à l'autre. Toutes choses vont fort bien d'elles-mêmes. Si quelqu'un s'avisa de vouloir les diriger, tout irait de travers, comme l'expliquait déjà Zhuangzi au III^e siècle avant notre ère.

S'il arrive parfois des catastrophes, la faute en est aux hommes. L'homme peut agir bien ou mal, c'est-à-dire en se conformant au Ciel ou ne s'y conformant pas : dans ce dernier cas, cette espèce de révolte réagit sur le système général du monde, et c'est ce qui cause les cataclysmes, éclipses, tremblements de terre, incendies, inondations, etc.

Aussi les dieux, les saints, les grands Immortels qui auraient le pouvoir de gouverner le monde, le laissent-ils aller en se gardant bien d'en déranger le mécanisme. Leur rôle est tout autre : ils sont tous, du plus grand au plus petit, des instructeurs ; et ce qu'ils enseignent, ce sont les procédés du salut, non pas tant des doctrines ou des croyances que les recettes physiologiques, médicales ou alchimiques qui préparent les fidèles et les rendent dignes de recevoir les précédentes.

Tels sont les dieux taoïstes, et tel est leur rôle dans le monde. C'est avec eux qu'il faut que l'Adepté entre en relations. Au début, les dieux et les Immortels viennent d'eux-mêmes à la rencontre des apprentis qui font preuve de mérites, afin de les mettre sur la voie.

Mais il ne serait ni convenable ni prudent de les attendre toujours : la vie humaine est brève et ils pourraient se faire attendre trop longtemps. Il faut donc aller à leur recherche et tâcher de les atteindre : ils ne refusent jamais leur aide aux hommes de bonne volonté.

Mais encore faut-il savoir où les trouver. Leurs Palais Célestes sont bien connus ; on en sait l'emplacement exact et les chemins d'accès. Mais il n'est pas à la portée de tout le monde de « monter au ciel en plein jour » : bien loin que ce soit un procédé de recherches préliminaires, c'est au contraire le dernier terme de l'obtention de l'Immortalité, et encore pour les plus grands Immortels seulement, car la plupart des Adeptes taoïstes n'atteignent jamais à ce degré.

Heureusement les dieux descendant souvent sur terre, et résident dans les grottes des montagnes. Bien des montagnes et des grottes sont connues pour servir ainsi d'habitation temporaire aux dieux et aux Immortels ; mais ils n'y résident pas toujours, et même si on découvre la grotte, on ne peut être sûr de les y trouver. En effet, les dieux et les Immortels, sans se refuser à enseigner ceux qui les cherchent sincèrement, graduent leur aide suivant le degré d'avancement des chercheurs : ceux-ci doivent avancer pas à pas et ne sont jamais accueillis que par des Immortels ou des dieux dont le rang, et par conséquent le savoir, soient tels que leur enseignement ne soit pas hors de portée de celui à qui ils s'adressent. Il ne sert à rien de s'adresser trop tôt à un dieu trop élevé : il ne peut rien pour un apprenti encore trop peu avancé et qui ne comprendrait pas son enseignement. Il ne se montrera pas, ou, s'il daigne se montrer par bienveillance, ce sera pour renvoyer le chercheur trop pressé à d'autres dieux et Immortels de rang plus bas et, par suite, mieux à sa portée.



Chercher les dieux à travers le monde est donc chose longue et bien fatigante. Il faut de longues années, et on doit parcourir le monde en tout sens pour passer de maître à maître, avec mille fatigues et mille retards, sans parler des dépenses qu'entraînent tous ces voyages et de l'impossibilité de mener une vie normale.

Or, en Chine comme ailleurs, les questions de dépense jouent leur rôle dans la vie même des dévots, et les Adeptes taoïstes n'étaient pas tous des hommes forts riches.

Un alchimiste du IV^e siècle reconnaît qu'il n'a jamais pu réussir à faire la drogue d'immortalité, parce que, malgré sa fortune, le coût du cinabre pur et les frais des manipulations alchimistes dépassaient ses moyens.

Les voyages à la recherche des dieux auraient découragé les Adeptes pauvres et effrayé les plus riches.

Mais il y a un autre moyen d'approcher les dieux sans faire tous ces longs voyages. Ils sont en effet toujours près de nous, plus encore que près de nous : ils sont en nous. Notre corps est rempli de dieux, et ces dieux sont les mêmes que ceux du monde extérieur : c'est une des conséquences de ce fait que le corps humain est identique au monde, est le monde lui-même en une autre forme : microcosme en face de macrocosme.

La tête ronde est la voûte céleste, les pieds rectangulaires sont la terre carrée ; le mont Kunlun qui porte le ciel est le crâne ; le soleil et la lune, qui y sont attachés et tournent autour de lui, sont respectivement l'œil gauche et l'œil droit. Les veines sont les fleuves, la vessie est l'océan, les cheveux et les poils sont les astres et les planètes ; les grincements des dents sont les roulements du tonnerre. Et tous, les dieux du soleil, de la lune, des fleuves, des mers, du tonnerre, se retrouvent dans le corps humain. (Il est intéressant de faire ce rapprochement des doctrines de la kabbale et de l'aric anpin, ce qui prouve bien que cela a été récupéré tardivement par les hébreux).

Comment sont-ils à la fois dans le monde et dans le corps de chaque homme ? C'est une question que les Taoïstes ne semblent s'être posée que tardivement ; et alors ils empruntèrent aux Bouddhistes, en faveur de leurs dieux, le pouvoir de « diviser leur corps », que possèdent les Bouddhas et les Bodhisattvas. Les anciens se contentent d'admettre le fait sans y réfléchir davantage.

Ces dieux de l'intérieur du corps sont extrêmement nombreux : leur nombre est, comme celui des os, des articulations et des points d'acupuncture, en rapport avec celui des jours de l'année (car le calendrier est lui aussi identique au monde et au corps humain) : c'est un multiple élevé de 360, et on parle généralement de 36.000 dieux. Chaque membre, chaque articulation, chaque viscère, chaque organe, chaque partie du corps a son ou ses dieux. Le foie a quatre divinités ; les poumons six, gardiens du Pont aux Douze Travées (trachée), ce qui n'empêche pas la trachée elle-même d'avoir douze Hommes-Réels Portiers qui président à la

montée et à la descente du souffle. La rate en a cinq ; les reins sept, qui gardent le Portillon de la Barrière de Jade de l'os inférieur du dos. Le cœur a le Seigneur Mâle, Directeur du Destin pour la Section Médiane, qui garde le portillon de l'ouverture du sang et dont la bouche crache un souffle de nuage qui humecte les cinq viscères ; le nez a son dieu, et de plus le Vieux Seigneur des Trois Simplesses en garde le dessous, flanqué de deux Immortels, un pour chaque narine, et suivi derrière de six autres. Et outre les dieux, les Hommes Réels, les Immortels de tout rang, il y a encore les âmes, *hun* et *po* qui sont de bien petits esprits. Les plus importants de tous les dieux du corps sont ceux des trois Champs de Cinabre, ces centres vitaux dont j'ai déjà parlé, ces postes de commandement des trois régions du corps, tête, poitrine, ventre, dont les neuf cases d'un pouce chacune sont autant de Palais où résident des dieux.

Tous ces dieux sont chargés de défendre les organes où ils résident, et de défendre le corps contre les esprits et les Souffles mauvais qui le rongent au-dedans et qui l'assailtent du dehors. N'entre pas qui veut dans le corps ; quand un esprit se présente, on ne le laisse pénétrer qu'à bon escient :

« Au-dessus de l'intervalle des deux sourcils, à l'intérieur du front, sont à droite le Portique jaune et à gauche la Terrasse Écarlate, qui se dressent pour garder l'espace d'un pouce (la première case du Champ de Cinabre) ; c'est entre eux que passent les grands dieux des Neuf Palais (neuf cases du cerveau), dans leurs entrées et leurs sorties. Les dieux gardiens de la Terrasse et du Portique laissent entrer et sortir les fonctionnaires divins des Neuf Palais, ainsi que ceux qui portent les ordres du Seigneur d'En Haut, les Adolescents de Jade et les chars impériaux qui vont et qui viennent ; mais ils ne permettent de passer à aucun autre : tel est le règlement. (Quand un messager se présente), le Seigneur Impérial Nouveau-Né donne charge aux dieux des deux oreilles de le faire entrer ; ceux-ci frappent sur des gongs et des cloches pour avertir les délégués des Neuf Palais, afin qu'ils sachent son arrivée et se préparent respectueusement à le recevoir. Ces gongs et ces cloches, les hommes les entendent comme des bourdonnements d'oreilles ; quand on entend ses oreilles chanter, c'est qu'il entre des messagers de l'extérieur. »

L'homme peut aider à la défense de son propre corps : au moindre bourdonnement d'oreilles, il doit dire une prière ; si, la prière finie, il a une sensation de chaleur à la face, c'est bon signe ; mais s'il sent du froid entre le front et la nuque, c'est qu'un Souffle mauvais entre ; alors il doit en toute hâte se coucher, fermer les yeux et s'adresser au Grand-Un pour qu'avec son grelot de feu liquide il chasse les Souffles mauvais qui ont réussi à pénétrer.

Tous ces dieux protecteurs du corps sont les mêmes que ceux du monde, et le passage suivant du *Livre de la Forêt de Jade Rouge du Service des Immortels de Grande Pureté* montre bien comment le corps de l'homme et l'univers se confondent, et comment on passe sans transition de l'un à l'autre :

« Au ciel, il y a le Mystérieux Un dans le Grand Yang ; il est appelé Perle Mouvante. C'est la porte de tout ce qui est merveilleux : qui l'obtient et le conserve obtiendra la Vie Éternelle. Dans l'homme, il y a les Trois Uns qui n'habitent pas toujours au même endroit : qui est capable de les garder deviendra roi des Immortels. L'un est dans le Grand Gouffre du Pôle Nord ; en avant est la Salle de Gouvernement, au-dessous est le Palais d'Écarlate, au-dessus est encore le Dais Fleuri avec son Pavillon de Jade aux dix mille étages. »

De même pour les divinités appelées la Dame Reine de l'Occident et le Seigneur Roi de l'Orient, Xiwangmu et Dongwanggong :

« Le Seigneur Roi de l'Orient (Dongwanggong) est le Souffle originel du Yang Vert, le premier des dix mille dieux ; vêtu de vêtements de perles de trois couleurs, il réside dans l'Est ; sous lui est **Pong-lai (l'Île des Immortels)**. Il est aussi dans l'homme, au-dessus de la tête, au sommet du crâne, ayant à gauche WangQiaozi et à droite Che Songzi ; il réside dans l'œil gauche, et va s'ébattre sur le sommet de la tête ; le Souffle de son Essence en haut forme le soleil. L'œil gauche est le soleil, l'œil droit est la lune ; le Père Roi (Wang-fu) est dans l'œil gauche, la Mère Reine (Wang-mu) est dans l'œil droit. »

Ces mêmes divinités ont aussi leur place dans la Section Médiane :

« La Dame Reine de l'Occident (Xiwangmu) est le Souffle originel du Grand Yin. En bas, elle réside au mont Kunlun, dans la Ville de Métal aux neuf étages ; en haut, elle réside au Dais Fleuri et à la Grande Ourse, au-dessous de l'Étoile Polaire. L'homme a aussi cette divinité : elle est dans l'œil droit de l'homme. Les deux seins de l'homme sont le Souffle de l'Essence des dix mille dieux, l'élixir du yin et du yang. Au-dessous du sein gauche est le soleil, au-dessous du sein droit est la lune : ce sont les demeures du Roi de l'Orient et de la Reine de l'Occident, qui en haut résident dans les yeux et s'ébattent sur le sommet de la tête (et en bas) s'arrêtent au-dessous des seins et résident dans le Palais Écarlate (le cœur). »

Ce ne sont pas seulement les dieux isolés qu'on retrouve dans le corps humain. C'est l'administration céleste tout entière.

« Dans le corps de chaque homme, dit un auteur taoïste du V^e siècle, il y a trois Palais, six Administrations, cent vingt Barrières, trente six mille dieux. On reconnaît sans peine les Trois Palais des Trois Originels, qui sont décrits dans d'autres textes, avec leurs Administrations, leurs Prétoires, leurs Bureaux. Les chiffres ne sont pas exactement les mêmes. C'est assez naturel : le corps humain est le monde, mais le monde en petit.

Ainsi les dieux sont en nous-mêmes. C'est dans notre corps et non dans les grottes des montagnes lointaines qu'il convient de les chercher. Et pour qui en sait le moyen, il n'y a pas de difficulté à parvenir jusqu'à eux. Or ce moyen est à la portée de tous ceux

qui sont capables de mener la vie spirituelle nécessaire à la conquête de l'Immortalité : c'est la méditation.

45

On entre en relation avec les dieux moins pour leur demander des conseils et des révélations, que pour obtenir d'eux qu'ils restent à l'intérieur du corps où leur présence est nécessaire à la conservation de la vie. Le procédé pour les y garder et les obliger à demeurer à leur place est ce que les Chinois appellent « Garder l'Un » *shouyi*, parce que c'est surtout le Grand Un, chef de tous les esprits du corps, qu'il faut garder et retenir. Ce procédé n'est autre que la concentration dans la méditation : on regarde un des dieux, celui qu'on veut fixer, et on tient la pensée concentrée sur lui. Ce n'est pas une simple représentation illusoire : on n'imagine pas le dieu, on le voit réellement à l'endroit du corps où il réside, dans sa pose ordinaire et avec son entourage, vêtu de son costume et nanti de ses attributs.

C'est là ce qu'on appelle la Vision Intérieure. L'Adepte ferme les yeux pour arrêter la vision externe ; ainsi leur lumière (ils sont le soleil et la lune) se répand à l'intérieur du corps qu'elle illumine, et si cette clarté ne suffit pas, il fait descendre le soleil en son corps par une incantation. Cette technique, comme toutes les autres, demande un apprentissage. Au début, la vision est confuse et comme voilée, les détails n'apparaissent pas. Mais elle s'améliore peu à peu à mesure qu'on s'exerce, et on arrive à voir les dieux avec précision et exactitude : le dieu des Cheveux, haut de deux pouces et vêtu de gris; le dieu de la Peau, haut d'un pouce et demi et vêtu de jaune ; le dieu des Yeux, Lumière-Abondante, haut de trois pouces et demi et vêtu d'habits des cinq couleurs ; le dieu du Nez, haut de deux pouces et vêtu de vêtements verts, jaunes et blancs ; le dieu de la Langue, haut de sept pouces et vêtu de rouge ; les dieux du Cerveau, de la Moelle et de la Colonne vertébrale, tous trois vêtus de blanc et hauts l'un d'un pouce, le second de cinq et le troisième de trois et demi, etc.

L'imagination ne s'est pas donné libre carrière dans ces représentations, et il y a eu visiblement un effort pour accorder la couleur des vêtements à l'organe que gouverne le dieu : le blanc du cerveau et de la moelle, le rouge de la langue, le vert jaune blanc de la pituite, le jaune de la peau, les cinq couleurs symbole de la vision. On passe en revue en une séance tous les dieux du corps l'un après l'autre ; cette surveillance qui s'exerce sur eux par ce procédé les retient à leur place et les empêche de s'en aller.

La Vision Intérieure n'est que le seuil de la vie spirituelle : les Adeptes ordinaires peuvent s'en contenter ; ceux qui aspirent à une vie religieuse plus intense et moins superficielle savent qu'il faut pousser bien plus loin.

La formule fondamentale du Taoïsme est « Non-Agir » (*wuwei*). Tout ce qui se fait spontanément est supérieur à ce qui est fait volontairement. De même que, dans la technique du Souffle, la Fonte du Souffle (*lianqi*) est supérieure à la Conduite du Souffle (*xingqi*), de même, dans la technique de la méditation,

l'extase consistant à « s'asseoir et perdre conscience » (*zuowang*), extase qui laisse l'esprit (le cœur, *xin*, disent les Chinois) libre sans lui imposer de sujet de méditation (*cunsi*), est supérieure à la concentration par laquelle on lui impose la vision des dieux et des esprits pour les surveiller ou pour entrer en relation avec eux.

Dans cette contemplation supérieure, qui est « le dernier territoire de ce qui est du monde et le premier domaine du Dao », et qu'on considère comme la « perfection de la méditation », « le corps est comme un morceau de bois mort, le cœur est comme de la cendre éteinte, sans émotion et sans dessein ».

Le cœur, l'esprit est complètement vide, les choses extérieures n'y parviennent pas : on peut dire « qu'il n'y a pas de cœur pour contempler », tant il a perdu toute activité propre et même toute conscience ; et cependant « il n'est rien que n'atteigne la contemplation ». L'esprit étant parfaitement calme et toute influence des phénomènes de l'extérieur étant anéantis, l'Adepte voit en son esprit le Dao, réalité suprême toujours présente, que l'agitation des phénomènes lui masquait comme une sorte de voile ; il réalise sa présence.

Réaliser la présence du Dao produit la Sapience (*hui*). Ce n'est pas quelque chose de nouveau qui se crée : la Sapience est toujours en nous, mais ordinairement elle est troublée par les désirs, et toute confuse. Par la contemplation, elle revient à sa pureté naturelle. Peu à peu elle s'éclaire ; aussi l'appelle-t-on la Lumière Céleste (*tianguang*). Ce n'est pas une nouvelle science se produisant alors ; elle est déjà produite, il suffit de la réaliser.

Ce qui est difficile, c'est qu'il faut bien se garder de se servir de cette Sapience ; car se servir de la Sapience, c'est se servir du cœur, ce qui fatigue le corps, de sorte que le Souffle Vital et l'Esprit se dispersent et la vie finit bientôt. Or il est malaisé d'avoir la Sapience et de ne pas s'en servir ; c'est une tentation à laquelle peu d'hommes résistent, car si dans le monde beaucoup de gens réussissent à perdre conscience de leur personne corporelle (*wangxing*), peu sont capables de perdre conscience de leur « nom » (*wangming*), de la réputation et de la gloriole qu'on peut tirer de la connaissance du Dao.

Zhuangzi a dit :

« Connaître le Dao est facile ; n'en pas parler est difficile. C'est une des dernières, mais non une des moindres difficultés de l'obtention du Dao » (*dedao*). Car c'est à « obtenir le Dao » ou à « posséder le Dao » (le mot *de* a le double sens d'obtenir et de posséder) que mène la contemplation, c'est-à-dire à l'Union Mystique. Celle-ci est définie en ces termes dans le *Traité sur l'extase qui consiste à s'asseoir et perdre conscience* (*Zuowang lun*).

« Le Dao, ayant sa force parfaite, change le Corps (*xing*) et l’Esprit (*shen*). Le Corps est pénétré par le Dao et devient un avec l’Esprit ; celui dont le Corps et l’Esprit sont unis et ne font qu’un, est appelé Homme Divin (*shenren*).

Alors la Nature de l’Esprit est vide et est sublimée, sa substance ne se détruit pas par transformation (c'est-à-dire ne meurt pas). Le Corps étant tout pareil à l’Esprit, il n'y a plus ni vie, ni mort ; secrètement c'est le Corps qui est pareil à l’Esprit, en apparence c'est l’Esprit qui est pareil au Corps. On marche dans l'eau et dans le feu sans dommage ; placé en face du soleil (le corps) ne fait pas d'ombre ; durer ou finir dépend de soi-même ; on sort et on rentre (c'est-à-dire on meurt et on vit de nouveau) sans intervalle. Le Corps qui n'est que fange semble parvenir à l'état de la Merveille Vide ; à plus forte raison la connaissance transcendante s'accroît en profondeur, s'accroît en étendue !

Il faut entendre cette identité du Corps et de l’Esprit dans le sens le plus strict : le Corps est devenu le même que l’Esprit, c'est-à-dire qu'il s'est dépouillé des Souffles impurs qui le constituent normalement ; c'est pourquoi il ne fait plus d'ombre au soleil.

C'est le dernier degré de la contemplation : après avoir réalisé la présence du Dao en lui, l’Adepté s’aperçoit qu'il n'est pas différent du Dao, mais qu'il est Un avec le Dao, qu'il est le Dao même.

C'est l'état d'Union : « Le corps matériel transformé est identique à l’Esprit ; l’Esprit fondu devient subtil, il est un avec le Dao. Le corps unique se disperse et devient tous les phénomènes ; les phénomènes se confondent et deviennent le corps unique.

Le *Livre de l'Ascension en Occident* (qui date du début de l'ère chrétienne) dit de l’Homme Divin parvenu à l’Union :

« Il a le cœur identique au ciel, et il est sans connaissance ; il a le corps identique au Dao, et il est sans corporéité.

A la fois dans son corps et dans son esprit qui sont désormais identiques, l’Adepté devenu un avec le Dao est en toutes choses comme le Dao lui-même : c'est pourquoi on dit qu'il n'a pas de connaissance, car la connaissance implique une distinction entre sujet connaissant et objet connu ; celui qui connaît est extérieur aux choses, et l'homme en état d'union avec le Dao n'est pas extérieur aux choses, il n'est pas différent d'elles, puisqu'il est identique au Dao qui est en elles, qui est elles, qui est l'ultime réalité de toutes choses, masquée à l'homme ordinaire par la fantasmagorie des phénomènes.

En faisant ainsi de l’Union Mystique avec le Dao le dernier terme de la carrière d’immortalité, les *daoshi* des Six Dynasties renouaient avec la grande tradition taoïste, celle de Laozi et Zhuangzi. Au IV^e et au III^e siècle avant notre ère, le Taoïsme était encore proche de ses origines, mais il avait déjà établi ses techniques fondamentales

d'immortalité : diététique, exercices respiratoires, drogues, et aussi méditation ; l'alchimie seule semble avoir manquée. Laozi et l'école qui se réclamait de lui, celle de Zhuangzi et de Liezi, développant les techniques spirituelles, firent de la vie mystique le procédé d'élection pour atteindre l'immortalité ; sans rejeter les autres procédés, ils les firent passer au second plan ; la contemplation, l'extase et finalement l'union avec le Dao les menaient à participer à l'éternité, à l'omniprésence et à l'omnipotence du Dao, mais aussi à son impersonnalité, à son « Non-Agir ».

Pour arriver à l'Union avec le Dao, il ne suffit pas d'une courte préparation, comme pour la Vision Intérieure. Pour celle-ci, quelques instants de concentration dans une chambre retirée et calme amènent un « videment du cœur » tout superficiel qui en exclut passagèrement l'influence du monde extérieur, et permettent d'obtenir le résultat cherché, à la surface du monde spirituel.

Mais l'Union demande l'effort de la vie entière. Il faut « vider le cœur » définitivement, se délivrer des passions, chasser toute influence mondaine, pour pénétrer jusqu'au tréfonds de soi et de toute chose, jusqu'au Dao, principe unique de la Réalité. C'est la voie mystique tout entière qu'il faut parcourir, depuis le premier éveil jusqu'à l'Union. Dans cette poursuite, les techniques physiologiques passent au second plan ; pas trop cependant, car certains exercices, **la « rétention du souffle » par exemple, sont employés souvent comme préliminaires de la méditation** : il semblerait que l'intoxication légère que produit cette pratique quand elle est poussée assez loin ait favorisé la production de certains états mystiques.

Quelques Taoïstes des III^e et IV^e siècles P. C. demandaient à un commencement d'ivresse une aide analogue : elle produisait quelque obscurcissement du monde extérieur qui facilitait le détachement de toutes choses et la concentration sur la vie intérieure ; c'est le cas des Sept Sages de la Forêt de Bambou, célèbres dans la poésie chinoise.

La Vie Mystique n'a jamais été de pratique courante dans le Taoïsme ; même les ascètes et les ermites paraissent s'être livrés surtout à la diététique, aux exercices respiratoires, ou avoir fabriqué des drogues, si on en croit les récits hagiographiques des premiers siècles de notre ère. Elle n'attira que quelques rares esprits, et ce furent malheureusement les pratiques les moins élevées et les recettes les plus bizarres qui séduisirent la plupart des fidèles.

Un rite magique d'invocation, avez-vous dit Abramelin ?

Le Jeûne du Talisman Jaune se fait en plein air, dans la cour du temple taoïste. L'aire sacrée a vingt-quatre pieds de côté, avec dix portes formées de deux piquets de neuf pieds (9 est le nombre symbolique du Ciel), réunis par un large écrêteau. Quatre des portes sont au milieu des côtés, quatre aux angles pour les quatre points cardinaux et les quatre points intermédiaires, et deux supplémentaires aux angles Nord-Ouest et Sud-Est pour le haut et le bas.

A l'extérieur, on ajoute à chaque angle les quatre Grandes Portes appelées Portes du Ciel, du Soleil, de la Lune, et Portillon de la Terre ; entre ces quatre portes et l'enceinte des vingt-quatre pieds, on dispose, de manière à marquer les six portes de cette enceinte, huit écritœux portant chacun le dessin d'un des huit Trigrammes du *Yijing*, symboles du Ciel, de la Terre, du Tonnerre, de l'Eau, des Montagnes, des Gouffres, etc., et éléments de formation des 64 Hexagrammes divinatoires, qui eux-mêmes symbolisent toutes les choses. Les quatre Grandes Portes sont destinées à délimiter une sorte de zone intermédiaire entre le monde profane et l'aire sacrée, à la fois pour garder celle-ci, avec l'officiant et tous ceux qui accomplissent la cérémonie, contre les mauvaises influences du dehors, et pour protéger les profanes contre l'extrême sainteté qui inonde l'aire sacrée, et qui pourrait blesser ceux qui ne sont pas préparés à la recevoir.

(Les huit Trigrammes renforcent cette protection et jouent un rôle analogue à celui du sceau de Salomon et autres figures cabalistiques dans les cérémonies magiques d'Occident : c'est une défense, une barrière que rien ne peut franchir, et qui oblige les esprits à s'arrêter devant les dix portes).

Les dix portes des dix directions sont les endroits les plus importants, parce qu'elles sont les passages obligés de l'aire sacrée au monde profane. Le but du Jeûne est de contraindre les esprits des dix régions du monde à prendre les âmes des ancêtres sacrifiant et à les conduire devant ces dix portes ; là les esprits célestes les prendront à leur tour pour les emmener au Ciel. *Il y a donc deux catégories d'esprits à faire venir séparément, les esprits terrestres des dix directions, et les esprits célestes ; on appelle les premiers devant les dix portes, et les seconds à l'intérieur de l'aire sacrée.*

Pour cela, on place auprès de chacune des dix portes une lampe et un brûle-parfum, destinés à attirer les esprits terrestres et à leur faire voir le lieu où ils sont convoqués, les brûle-parfums de jour, par la fumée de l'encens, les lampes de nuit, par leur lumière.

Une prière dit :

De jour nous brûlons de l'encens, de nuit nous allumons des lampes.

C'est pour avertir les dieux jour et nuit.

Ce symbolisme est inspiré du procédé alors usité en Chine pour transmettre des signaux : de jour par la fumée, de nuit par la flamme ; mais les lampes et les brûle-parfums ont naturellement précédé cette interprétation. On place encore près de chacune des ports un dragon d'or, chargé de soumettre la région correspondante et de forcer à l'obéissance les esprits qui y résident. Enfin on y dépose des pièces de soie brodées dont la couleur et la longueur répondent à la couleur et au nombre de chaque direction ; ces broderies sont destinées à racheter les âmes. En effet, les âmes des morts sont dans l'autre monde des

serviteurs de l'Agent Terre qui les garde emprisonnées dans ses Geôles Sombres ; il faut les lui racheter comme on rachète les esclaves, et c'est leur prix qu'on paie en rouleaux de soie, monnaie légale dans la Chine de ce temps à côté des sapèques de bronze.

Les préparatifs des portes une fois achevés, il reste encore à marquer le centre de l'aire, où se tiendra l'officiant, par un grand brûle-parfum et une lampe de neuf pieds (encore le nombre symbolique du Ciel : cette lampe est destinée à guider les esprits célestes). Puis, pour mieux éclairer l'autre monde et bien montrer la route aux âmes elles-mêmes, on range quatre-vingt-dix lampes (neuf pour chacune des dix directions), probablement en dehors de l'aire sacrée auprès de chacune des dix portes ; et encore des lampes sur le tombeau de la famille et sur le chemin qui va de ces tombes au lieu de la cérémonie.

Ainsi chaque catégorie reçoit sa convocation particulière en son lieu propre : les esprits célestes au milieu de l'aire sacrée, les esprits terrestres des dix directions à chacune des dix portes, et les âmes des morts sur les tombeaux de famille.

Tout est prêt. Le Maître de la Loi approche, suivi de ses quatre acolytes et de tous les participants au Jeûne. Ils entrent par le Portillon de la Terre puis, tournant vers la gauche, ils font le tour des brûle-parfums en commençant par le côté Est et en continuant par le Sud-Est, le Sud, le Sud-Ouest, etc. Chaque fois qu'ils arrivent à un brûle-parfum, ils élèvent trois fois l'encens en faisant une prière, puis ils se prosternent et reprennent leur chemin ; le tour achevé, pendant que les jeûneurs, restant toujours en dehors de l'aire sacrée, vont se placer debout du côté Ouest, le Maître de la Loi entre dans l'aire et va se placer auprès de la lampe du Ciel ; et il appelle tous les esprits célestes en une longue prière où il indique à chacun son rôle. Les uns sont chargés de la police et doivent empêcher tous les mauvais esprits d'approcher :

« Que les cavaliers et soldats Immortels Célestes, Immortels Terrestres, Immortels Volants, Hommes Réels, Hommes Divins, les cavaliers et soldats du Palais du Soleil et de la Lune, des Planètes et des Constellations, des Neuf Palais, des Trois Fleuves et des Quatre Mers, des Cinq Pics et des Quatre Rivières, au nombre de neuf cent mille myriades, viennent veiller le Jeûne ! »

D'autres sont chargés de besognes plus familières :

« Que des Adolescents d'Or viennent s'occuper de l'encens, au nombre de trente-six ; que des Filles de Jade viennent jeter des fleurs, au nombre de trente-six ! Que viennent aussi ceux qui transmettent les paroles, ceux qui écrivent les requêtes, les officiers chevauchant les dragons de la poste qui portent les dépêches officielles dans le monde céleste ! »

La prière finie, les jeûneurs recommencent à faire le tour des brûle-parfums, dirigés par le Maître de la Loi. Celui-ci dit alors, et les Jeûneurs répètent

ensemble après lui, des prières destinées à exposer clairement aux esprits des dix directions le but de la cérémonie :

51

« Pour la première fois, je lève l'encens pour que mon coreligionnaire (*tongxin*) « Un tel » sauve ses aïeux et aïeules des neuf générations, leurs âmes mortes qui sont dans le Coffre de Jade des Neuf Obscurités, dans le Domaine de la Nuit Éternelle, leurs corps qui résident dans des conditions mauvaises. Pour leur salut est établi ce Jeûne, et je brûle de l'encens. Je souhaite que les aïeux et aïeules des neuf générations soient tirés des douleurs obscures et montent aux Palais Célestes. Je brûle de l'encens. »

Prosternés la tête jusqu'à terre, nous vous prions : « Ô vous, les Très-Hauts Trois Vénérables, je souhaite de reverser les mérites (de cette cérémonie) sur mes parents jusqu'à la neuvième génération. Je supplie qu'ils obtiennent d'être délivrés des Dix Maux, des Huit Difficultés, et que leurs corps qui sont dans la Nuit Éternelle obtiennent de voir la Lumière Brillante, de monter aux Palais des Cieux, d'être vêtus et nourris de vêtements et de nourriture produits spontanément, et de demeurer éternellement dans le Non-Agir. C'est pourquoi maintenant je brûle de l'encens. »

Par cette prière, dite par l'officiant et répétée par les jeûneurs trois fois à chaque brûle-parfum (ce qui fait en tout trente fois), au milieu des coups de gong et de la musique, l'objet de la cérémonie est bien établi. Chacun des Jeûneurs ayant proclamé son nom dans chacune des dix directions comme participant à la fête, il n'y aura pas d'erreur ; ce sont bien leurs ancêtres qui seront sauvés, et non ceux de quelque autre famille.

A partir de ce moment commence pour les jeûneurs une sorte de périple épuisant autour du dieu de culte. Il leur faut encore reprendre la promenade de brûle-parfum en brûle-parfum, disant des prières. Mais, cette fois, ils doivent se prosterner un nombre de fois égal au nombre symbolique de la région à laquelle ils s'adressent.

On commence à l'Est. Le Maître et les jeûneurs saluent d'abord neuf fois.

Puis ils disent :

« Les aïeux et aïeules d'Un tel, aux jours qu'ils étaient vivants en ce monde, ont originièrement commis de mauvaises actions ; pour leurs péchés ils sont attachés aux Neuf Obscurités, au Domaine de la Nuit Éternelle ; leurs âmes tombées dans les douleurs et les difficultés seront ballottées éternellement pendant mille âges, sans pouvoir être délivrées jusqu'à ce que finisse le Ciel.

Maintenant j'offre neuf pieds de soie à broderies vertes et un dragon d'or. Que le Vénérable Céleste du joyau Sacré Très-Haut de la Région Orientale, Seigneur Céleste des Neuf Souffles, que les Fonctionnaires Transcendants du Pays de

l'Orient rachètent mes aïeux et aïeules de neuf générations des maux résultant de leurs péchés ! Qu'au Palais Céleste de jing niu, ils soient retranchés du registre des pécheurs et sauvés ! Que leurs âmes et leurs corps misérables entrent dans la Lumière Brillante, montent au Palais Céleste et obtiennent bientôt de pouvoir vivre à nouveau dans le Bonheur ! »

Cette prière achevée, le Maître de la Loi prend une cordelette sur laquelle est faite une série de nœuds, et dénoue un de ces nœuds pour marquer qu'ainsi est dénoué le lien qui attache les âmes aux Neuf Obscurités. Puis les Jeûneurs se prosternent 90 fois, le nombre 9 étant celui de l'Orient.

Et le tour continue avec la même prière où seul le nom des divinités invoquées change pour chacune des dix directions. Et le nombre des prosternations change aussi chaque fois.

Au Sud-Est et à chacun des quatre angles, il faut se prosterner 120 fois, au Sud 30 fois, à l'Ouest 70 fois, au Nord 50 fois. Quand le tour des dix brûle-parfums des dix Directions est achevé, ils se sont prosterné face contre terre 960 fois. Et ce n'est pas fini. Il faut encore 30 prosternations pour le Palais du Soleil, 70 pour le Palais de la Lune, 365 pour les Constellations, 20 pour chacun des Cinq Pics, 120 pour le Monde des Eaux, 360 pour les Trois Joyaux, c'est-à-dire le Dao, les Livres Saints et la Communauté des Fidèles.

La cérémonie est enfin achevée : il ne reste plus que quelques prières avant de sortir.

Qu'on se représente l'état de ceux qui ont pris une part active à une telle cérémonie, qui ont récité une centaine de longues prières et fait plus de deux mille prosternations ! A la manière ordinaire des fêtes taoïstes, les gestes, d'abord lents et solennels au début, s'exécutent de plus en plus vite à mesure que la cérémonie avance ; une journée et plus se passe à tourner en rond en se prosternant plusieurs fois par minute. Les hommes agenouillés se jettent le front à terre, se relèvent, et recommencent sans avoir un instant de repos ; les reins rompus par ces prosternations incessantes, ils sont couverts de sueur et de poussière, à demi asphyxiés par les vapeurs d'encens, assourdis par les gongs, les tambours et la musique, la bouche sèche à force de réciter des prières, l'esprit vidé par le bruit, le mouvement, la fatigue, la faim et la soif.

Ce n'est plus une émotion violente mais de courte durée, comme dans le Jeûne de Boue et de Charbon, c'est la fatigue prolongée jusqu'à l'épuisement qui doit donner aux fidèles la secousse destinée à ébranler non seulement leur corps, mais leur esprit.

Le Jeûne du Talisman Jaune était une entreprise considérable et très dispendieuse ; elle n'était pas à la portée de tous les fidèles. Pour ceux que leur famille ne pouvait sauver, il restait encore la ressource de la Fonte des Âmes.

Par une cérémonie appropriée, les fidèles faisaient sortir des enfers les âmes de leurs ancêtres, de façon que « les âmes (*hun*) demeurant dans l’Obscurité des Neuf Ancêtres, sortent de la Nuit Éternelle et entrent au Ciel Lumineux », ou encore que « les Sept Ancêtres saisissent le Principe de vie du Spontané et qu’ils montent être Immortels au Palais du Faîte Méridional ».

Dans ce paradis jaillit, au milieu de la cour, une source de feu liquide ; les âmes s’y baignent, leur matière y est fondu et, quand elles en sortent, le Vénérable Céleste du Commencement Originel crée pour elles un « corps de vie ».

Certains, pour plus de sûreté, faisaient de leur vivant la cérémonie de la Fonte des Âmes pour eux-mêmes ; ainsi leurs âmes étaient déjà toutes prêtes, et après la mort elles montaient droit au Palais Méridional revêtir leur « corps de vie ».

C’est ainsi que les simples fidèles, sans échapper à la mort, pouvaient cependant espérer eux aussi prendre place au Paradis et participer à l’immortalité bienheureuse, sans être obligés pour cela de renoncer à la vie des gens du monde.

Telle est la façon dont les Chinois résolurent les problèmes religieux que la disparition de la religion antique et la poursuite d’une religion personnelle leur présentèrent en un temps où des problèmes analogues étaient débattus en Occident. Le Taoïsme eut le mérite de poser nettement le problème du salut de l’individu par lui-même : « Mon destin est en moi, il n’est pas dans le Ciel », affirme le *Livre de l’Ascension en Occident* (*Xisheng jing*), composé aux environs du début de notre ère. Mais sa solution s’embarrassa d’un problème adventice, celui de la conservation du corps.

Alors que, pour les Occidentaux, l’immortalité est acquise d’emblée à ce qui est Esprit dans l’homme, toute la question étant d’éviter à l’âme une immortalité malheureuse pour lui assurer une immortalité heureuse, pour les Taoïstes, c’est l’acquisition même de l’immortalité qui est en jeu : il faut que l’être humain, dont tous les éléments constitutifs se dispersent à la mort, réussisse à la conquérir.

Ce problème de la conservation du corps prit une place prépondérante et encombra le Taoïsme de pratiques innombrables, minutieuses, fastidieuses, qui finirent par rebuter les meilleurs esprits, rejetant les plus positifs au Confucianisme, et les plus religieux au Bouddhisme.

Il ne faut jamais oublier que si l’Immortalité ne peut pas s’obtenir sans l’intervention de moyens physiques (développement d’un certain mode de respiration, drogues, alchimie), la connaissance de ces moyens et surtout l’exécution correcte des procédés ne sont données qu’à des hommes qui s’en rendent dignes par leur progrès religieux.

La lecture des livres saints ne sert qu’à peine aux profanes :

il faut un maître pour savoir mettre en pratique les recettes qu’ils contiennent.

Le Taoïsme, même à sa période ancienne, et avant que les influences bouddhiques ne l'aient transformé, n'a jamais été une hygiène, accompagnée d'une médecine et d'une alchimie, à laquelle se surajoutent, ça et là, quelques pratiques religieuses ; c'est une religion, qui inclut une hygiène, une médecine et une alchimie, mais où la première place appartient toujours aux valeurs religieuses.

EXTRAIT DU PROCHAIN LIVRE DE MELEPH ASHAGAR JIAO LONG JIN HU

**Traité d'Alchimie et de Magie Taoïste
Complété et augmenté d'explications sur
la Magie Chinoise, les éléments de la tradition
et la Magie rituelle des Dragons
Pour la compréhension de l'Art par les Frères et
Sœurs de l'Ordre des Sept Étoiles du Nord
DA LONG de Pong Lai
& MAGUS REGULUS**

Aventure de la vie, aventure de l'esprit

55

Par Pierre Osenat

Pierre Osenat, poète, professeur de médecine, auteur de nombreux essais et recueils nous a quittés il y a quelques années.

Il y a environ dix ans, il nous avait donné un article qui alliait une vaste érudition à une grande élévation spirituelle.

Il nous a paru utile de le republier ici même particulièrement à l'intention de nos nouveaux abonnés.

Nous comprenons mieux à la lecture des pages qui suivent que la spiritualité à laquelle nous sommes attachés peut se concevoir en-dehors des thèses créationnistes qui voudraient, à cause d'une lecture littérale et puérile de la Genèse, premier livre de l'Ancien Testament, faire remonter la création de l'univers à seulement six mille ans.

Regard sur l'infini

La vérité est une.

La vie en gestation dans le cosmos, pour se sublimer dans la conscience humaine, a dû, en quinze milliards d'années, franchir des paliers que la science s'est attachée à identifier. Individu éphémère, situé dans le temps, quelque part dans l'espace, l'homme « organisme évolutif » est un terrien. La terre, notre canton dans l'infini, est une des neuf planètes du système solaire. Perdue dans la voie lactée, notre galaxie, la terre tourne autour du soleil, vieux de quatre milliards et demi d'années. On dénombre cent milliards de systèmes solaires dans notre galaxie et on estime qu'il existe des centaines de milliards de galaxies, en fuite dans un univers en expansion, groupées en amas et en superamas, attirées vers le *grand attracteur*.

Si l'on prend comme échelle de mesure la vitesse de la lumière (300.000 kms/seconde), on calcule que notre galaxie est large de quatre-vingt-dix mille années-lumière (AL), qu'entre deux étoiles la distance est de deux AL et que la galaxie la plus lointaine est à cinq milliards d'AL. Il y a là de quoi épouvanter la raison. Le cosmos est un abîme inconcevable : insignifiance de la terre dans le système solaire, insignifiance du système solaire dans la voie lactée, insignifiance de la voie lactée dans l'univers.

Le monde est prodigieux. Comment se fait-il qu'il existe et que j'y figure ? Quelle est l'origine du tout, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Comment la vie est-elle apparue sur la terre ? L'astrophysique, la science des particules, la biologie suggèrent une hypothèse logique sur l'émergence de la vie à partir de composés chimiques inanimés et sur la montée de l'organicité.

Il y a eu le temps *zéro*. Avant la connaissance, le *mur de Planck*, c'était l'indicible, le rien, le néant, une réalité inabordable. Dans ce néant était en attente une énergie illimitée, une réalité inimaginable, une force inconnue hallucinante, un « océan infini d'énergie qui a l'apparence du néant », une totalité intemporelle.

Il y a quinze milliards d'années environ (c'est l'âge que l'on attribue à l'univers), une explosion fulgurante (le big bang) se produisit, engendrant une éblouissante lumière (*fiat lux* - au premier jour Dieu créa la lumière), portant la matière à un degré extrême de température, des milliards de degrés. Cette fantastique énergie thermique des premières microsecondes de l'univers entraîna des condensations de grains d'énergie et des collusions nucléaires. Du chaos de radiations et de particules X qu'engendra cette explosion, se forma la matière de l'univers.

Au premier milliardième de seconde qui suit l'instant originel, l'univers tout entier a la taille d'une tête d'épingle.

Les particules élémentaires se combinent (hadrons) puis s'organisent en protons et neutrons (les nucléons). C'est l'ère de la nucléosynthèse quand apparaissent dès la première minute les noyaux légers à partir des protons et des neutrons libres. Puis, dans la fertilité cosmique, commence l'ère atomique.

Les noyaux s'habillent d'électrons en orbite pour former l'atome. Un proton plus un électron constituent le plus vieil atome, l'atome d'hydrogène ; puis naissent l'hélium et le lithium. Le cosmos comporte quatre-vingt-dix pour cent d'atomes d'hydrogène et neuf pour cent d'hélium, éléments constitutifs dès l'origine.

La formation de l'atome libère les photons ; nés bien avant l'existence de la terre et du soleil, ils parviennent jusqu'à nous encore aujourd'hui. Pour les gnostiques, les électrons sont assimilables aux éons.

L'évolution cosmique - ère stellaire - s'étend sur près de cinq milliards d'années. Quand la densité des nuages de gaz et de poussières interstellaires augmente, quand la pression gravitationnelle (rotation des nuages) fait monter la température, la matière (hydrogène et hélium) se condense, s'échauffe, la réaction thermonucléaire s'allume et l'étoile naît. Certaines explosent illuminant le ciel (supernovae) et d'autres font en leur sein (four cosmique) la synthèse d'éléments lourds : carbone, azote, oxygène, puis éclatent, ensemençant le milieu sidéral de ces éléments, provoquant de nouvelles générations d'étoiles porteuses des éléments de la vie. L'étoile est l'alchimiste du ciel.

Dans cet univers baigné d'une *purée* initiale, « une soupe de particules », l'hydrogène et l'hélium sont les éléments constitutifs que l'on retrouve dès l'origine. Ainsi naissent des lignées d'étoiles et les galaxies (centaines de milliards d'étoiles nées d'un même nuage interstellaire) s'individualisent.

Parmi la centaine de milliards de galaxies, la nôtre, la voie lactée, est élue. Sur ses bords (dans sa banlieue) un nuage se contracte, s'allume. C'est la naissance du soleil, *super-star*. Au moment de la contraction, des poussières cosmiques s'échappent pour constituer, à distance variable du soleil, noyau central, neuf planètes dont la terre.

Évolution biochimique. Des liaisons chimiques font progresser l'atome jusqu'à la molécule.

Maintenant que le soleil et la planète terre existent, l'évolution accède aux frontières de la vie. C'est ainsi qu'il y a quatre milliards d'années les atomes, en fonction des conditions de chaleur et de pression, s'unissent pour créer des molécules organiques qui peuvent se développer grâce à l'atmosphère humide et protectrice qui entoure la terre et grâce à l'énergie solaire (rayonnement et orages). Essentiellement, vapeur d'eau, méthane, ammoniac donnent naissance à ces molécules organiques qui sont des acides aminés et des bases nucléiques.

Le secret des acides aminés

Les vingt acides aminés retenus par la sélection naturelle pour *fabriquer* le vivant sont ceux qui offrent les meilleures propriétés physico-chimiques en tant que matériel adapté aux conditions de la vie. La nature n'a utilisé, pour construire les espèces, qu'une infime proportion des combinaisons biochimiques qui lui étaient offertes.

Ces acides aminés par accrochage vont constituer la protéine, la brique fondamentale, signature stable, reflet d'un ordre. « *Toutes les protéines qui forment les animaux et les végétaux se ressemblent. De la bactérie à l'homme, tous les organismes sont construits à partir du même petit nombre d'éléments* » (J. Ruffié).

Les bases nucléiques quant à elles vont constituer les chaînes ADN. Puis un lien s'établit entre les brins d'ADN et les chaînes peptidiques. Ce couplage ADN/protéine pérennise un programme génétique.

En effet, les nucléotides ont la faculté, quasi indéfinie, d'autoreproduction. Le programme qu'ils portent n'est jamais perdu, mais transmis de génération de molécules en génération de molécules, permettant à l'évolution de conserver tous ses acquis sans doute dès le stade pré-vivant. Qui a décidé ces lois ? D'où vient cette information ?

Les molécules s'organisent et l'une d'elles se singularise par sa propriété à s'autoreproduire. La vie vient de naître.

Les molécules passent par différents stades d'organisation : ce sont d'abord les acides aminés (bouillie ou soupe primitive de Haldane), puis les coacervats, acides aminés regroupés en agglomérats inanimés, puis une cellule sphéroïde ou cocoïde (cellule végétale). C'est la première cellule vivante remontant approximativement à un milliard d'années. Ensuite, ce seront les procaryotes puis les eucaryotes (procaryotes avec organites inclus). Enfin, algues bleues et bactéries.

L'insoluble mystère se situe ici, dans le passage de l'inanimé à l'animé. Pour que le coacervat devienne cocoïde, pour que la brique devienne l'édifice, il a fallu le code (**l'architecte** qui donne le plan). C'est l'ADN qui va transmettre une copie de son message à un ARN messager : ce message sera lu par la machinerie cellulaire ; et c'est l'ordre des bases dans l'ADN qui définit le code génétique.

L'évolution biologique a vu l'ascension des molécules jusqu'à la cellule vivante. Ainsi, l'être vivant est un agencement de molécules.

Noyaux, atomes, molécules sont des systèmes liés ; la série fondamentale progresse en particules d'énergie, atomes, molécules, cellules vivantes, métazoaires.

Cette séquence arrive à ce que sera le support de la conscience humaine capable de s'interroger sur l'univers.

L'évolution anthropologique se fera à partir de ce premier métazoaire. Plus l'on progresse dans la montée de l'organisé, plus la complexité est grande et c'est le sens de l'aventure humaine.

La grammaire de l'ADN

Comment ne pas s'émerveiller devant la cellule vivante ? Elle contient les vingt acides aminés les plus adaptés : un noyau et, dans ce noyau, vingt-trois paires de chromosomes et dans chaque chromosome, les gènes. Chaque gène est constitué par la double hélice d'ADN (acide désoxyribonucléique), alphabet de la vie, porteur du code génétique ; la double hélice de l'ADN a la forme d'une échelle tordue dont les barreaux (nucléotides) sont les quatre éléments qui constituent les quatre lettres du code, alignées suivant un ordre défini (adénine, cytosine, guanine, thymine). L'ADN est le médiateur qui transmet les ordres.

Le gène véhicule les caractères héréditaires de génération en génération. C'est une unité de fonction capable de mutation et de recombinaison, combinaisons entre gènes remises en cause à chaque formation, sélection permettant une meilleure adaptation aux exigences de l'environnement, ainsi qu'une probabilité de reproduction plus élevée.

Chaque individu possède sa séquence propre, grâce à quoi ses enfants lui ressemblent (hérité génique). La combinaison cohérente est le patrimoine héritaire.

L'ADN est l'**architecte** de la cellule. Dans chacune des chaînes d'ADN de la cellule, il y a cent milliards d'atomes, il y a des milliards d'électrons. Ces électrons, ou éons, seraient, selon Charon, le support de l'Esprit dont l'aventure a commencé il y a des milliards d'années avec l'univers lui-même.

Avec eux, vit au fond de nous une réalité *spirituelle*.

La structure et la dynamique moléculaire sont à la base de la complexité biologique de l'être.

Conscient et inconscient, esprit et matière, se répondent dans une complémentarité dialectique que les sagesses traditionnelles avaient reconnue. Chaque molécule sait ce que feront les autres molécules.

C'est l'unité originelle – pressentie par la gnose – de la substance et de la psyché.

L'inconscient se trouverait en relation avec les structures de la matière dans « l'unité du réel », dialogue instauré dans la région de l'âme. On retrouve dans ce concept les intuitions du Tao, des Upanishads.

La physique quantique a bien défini une « mécanique ondulatoire et corpusculaire », un train d'onde incertain, hors l'espace et le temps. Elle rejoint l'image de l'être en sa vérité fragile.

L'évolution du vivant n'obéit ni à un déterminisme figé ni au pur hasard. Les contrôles sélectifs et régulateurs de la vie, l'autonomie de la créature, existent déjà potentiellement au temps presque zéro dans cette particule élémentaire, dans la bouillie hadronique d'où jaillit la lumière, première manifestation de l'énergie libérée de l'indifférencié.

« *Dieu vit que la lumière était bonne* » (Genèse). Comme le suggère le principe d'Heisenberg la liberté est en puissance dès les premières particules de l'univers. La liberté de la Création est différence, variété, mutation, polymorphisme génétique.

N'abordons pas les manipulations génétiques, leur problème éthique, les risques du clonage. Si la médecine y trouve un apport fondamental, il est essentiel d'affirmer qu'on ne clone pas une conscience, une pensée, une dignité qui ne sont pas accrochés au patrimoine génétique. L'énigme irréductible de la conscience ne relève pas de la science.

La cellule est une unité de fonction capable de mutation. Dès la fécondation, elle met en œuvre sa technique. Elle possède des propriétés (la vie) qui lui permettent de poursuivre la contrainte du phylum : organisation, adaptation, réparation, recombinaison, reproduction.

À partir de la cellule vivante l'évolution se poursuit suivant une logique indéniable. Tout est réglé avec précision. La vie dépend de l'équilibre de constantes quantiques et de circonstances extraordinaires.

Modifiez tant soit peu un des paramètres numériques ou les conditions initiales et nous n'existerions pas. L'homme est le produit le plus évolué de la vie. La progression est graduelle du minéral à l'homme, gouvernée par l'Esprit. Elle se fait dans le sens de la différenciation et de la complexification.

Le premier organisme bicellulaire est l'algue bleue (trois milliards et demi d'années). C'est un micro-organisme inconscient à reproduction asexuée (végétaux cloisonnés en cellules), puis les algues vertes à structure cellulaire avec noyau et reproduction sexuée, avec équipement génétique.

Un immense pas est franchi, la reproduction sexuée étant indispensable pour faire progresser la lignée vers la complexité et l'enrichir par le mélange de lignées étrangères. Comment s'est inventée la reproduction ?

À l'échelle du temps cosmique suivront les bactéries anaérobies puis aérobies (deux milliards trois cents millions d'années) : éponges, vers, méduses, crustacés, poissons.

Il y a cinq cents millions d'années, les premiers poissons frétillaient dans les mers ; suivirent les amphibiens, les batraciens (le têtard vivait dans l'eau et, devenu grenouille, passait à l'air libre). Des continents émergeants, mousses et végétaux apparaissent. La photosynthèse de la chlorophylle rejette de l'oxygène et favorise la couche d'ozone filtrant les rayons solaires. Le monde animal acquiert la respiration. Grâce à l'hémoglobine, se différencieront les reptiles (deux cents millions d'années), les dinosaures rapidement disparus, les oiseaux homéothermes avec apparition de plumes, les petits mammifères (soixante-cinq millions d'années) ovipares, puis vivipares ; des très nombreuses espèces, retenons le rat, le dauphin, le singe, les premiers primates à prémisses d'intelligence avec le lémurien. De notre branche anthropoïde se détachent il y a douze millions d'années le ramapithèque, le premier hominien, et sa variante le kényapithèque. Puis la lignée se divise il y a quatre millions d'années, donnant d'une part les progidés : orangs outans, gorilles, chimpanzés, vivant dans les forêts et, d'autre part, l'australopithèque vivant dans les savanes africaines (berceau de l'humanité) aux herbes hautes et sèches. Il est herbivore. Ce pré-humain (découverte de *Lucy*, notre grand-mère) se redresse, devient chasseur, omnivore. Sa descendance passera par les stades morphologiques de l'homo : l'homo habilis (trois millions

d'années), cueilleur, use d'instruments rudimentaires en silex, façonne les cailloux (la locomotion verticale a entraîné la libération des mains préhensiles), puis l'homo erectus ou pithécanthrope (un million et demi d'années), plus habile artisan, il capture le feu, se groupe en clans et s'aventure sur le continent. Sa branche européenne, le Neandertal, apparaît voici cent mille ans, la boîte crânienne s'est développée et atteint une capacité de mille cinq cents centimètres cubes. Il perfectionne l'outil, polit la pierre, fait usage de peaux de bêtes ; chasseur, cueilleur, il invente l'agriculture.

Ne nous formalisons pas de notre parenté avec le grand singe ancestral, chaînon évolutif qui bénéficiait du pouce opposable, de la vision binoculaire et dont l'ADN est proche du nôtre à quatre-vingt-dix pour cent.

Il y a environ cent mille ans que l'homme se précise par deux faits essentiels :

- premièrement, la sépulture. Il enterre ses morts. Ce n'est plus l'instinct, c'est l'aurore de la pensée humaine. L'être veut durer, il a l'idée de la survie, il protège ses morts, les installe en position fœtale, protège la fosse par des pierres, joint des armes, de la nourriture. Dans le culte primitif des morts, on peut voir l'origine de toutes les conceptions religieuses puis philosophiques ;

- secondement, le Neandertal puis le Cro-Magnon témoignent d'un sentiment artistique, du sens de la beauté. La libération des mains a permis la réalisation manuelle des idées esthétiques. Il se pare, il combine les couleurs, grave l'os, l'ivoire. L'apparition du sens artistique est à l'origine véritable de la pensée, une première manifestation de la liberté.

L'homme sait qu'il sait

L'adaptation à l'environnement, aux événements, l'acquis, se précisent chez l'homme de Cro-Magnon (trente mille ans). Les grottes préhistoriques de Lascaux remontent à seize mille ans. La voie est ouverte à l'homo sapiens. Il sera le produit le plus achevé de la vie. La longue ascension de la complexité aboutit à l'homo pensant, conscient du temps qui passe, écrin de la conscience et de la pensée abstractive : naissance des désirs, discussion des croyances. L'homme regarde son univers, il le voit, le pense ; il copie, il apprend, il bénéficie du langage articulé pour communiquer (abaissement du larynx).

Après des millénaires, la conscience franchit le dernier seuil, acquiert la plus haute liberté, celle de choisir entre deux actions, la possibilité de progresser sur le plan de l'esprit, de la connaissance. Du conflit entre la sollicitation des sécrétions internes et l'effort fait pour les asservir naissent à la fois le sentiment de la dignité humaine et le tragique du quotidien. La liberté morale acquise permet d'effectuer un choix entre le bien et le mal. De la possibilité de ce choix jaillit la responsabilité, la notion de devoir. L'animal, simple chaînon de l'évolution, même présentant les caractères morphologiques de l'humain, ne pouvait faire le mal puisqu'il ne le savait pas.

L'idée morale, origine de l'idée spirituelle, est née. À peine dégagée de la gangue ancestrale, l'être va échapper aux lois physico-chimiques et biologiques ; à la lutte pour la vie s'ajoutera la lutte pour l'esprit. Si la nature a ses lois (synthèse de la protéine, enzymes, régulation du sucre, sécrétions endocriniennes), la signification de l'évolution est la transfiguration de la matière, l'apparition de vérités spirituelles indépendantes de la raison, transcendant l'intelligence : le beau, le bien, le devoir, l'amour, la charité. Ces hautes notions complètent l'acquisition de la syntaxe, de la géométrie, de la musique. La pensée n'est qu'une étincelle, mais cette étincelle est tout.

On conçoit l'importance de la communication verbale, de l'apparition du langage parlé.

À partir de l'animal debout sur ses pattes de derrière est apparu l'homme, être de dialogue sur la liberté, la mort, un individu de cent milliards de neurones. La logique du vivant a été de grouper en unités organisées de plus en plus complexes les seuls éléments réels, les « particules élémentaires ».

Une fois créée, la vie va s'accélérer d'elle-même pour arriver à l'intelligence et à la conscience, à la raison et à l'esprit. Il y a trois milliards et demi d'années les premières formes de vie, des cellules vivantes, apparaissent sur terre et, pendant trois milliards d'années (les trois quarts du temps écoulé jusqu'à aujourd'hui), l'évolution est extrêmement lente et le stade monocellulaire n'est pas dépassé. Puis, en moins d'un milliard d'années l'évolution passe à la vitesse supérieure, les animaux pluricellulaires (mollusques, poissons, reptiles, mammifères) envahissent la terre. Ensuite, en moins de cent millions d'années – moins de trois pour cent de l'âge des vivants –, trois espèces douées d'une intelligence primaire font leur apparition : primates, dauphins, rats. Puis, il y a environ trois millions d'années, apparaît l'*homo sapiens* doté d'une conscience et d'une « âme ».

Considérons l'aventure de la vie suivant les lois de la sélection, lente et prodigieuse progression, étalée sur des milliards d'années suivant une programmation logique, apparaissant rigoureusement prédéterminée et finalisée.

N'est-il pas étonnant le cycle du fœtus recommençant l'histoire du phylum ? Le développement de l'embryon est une récapitulation de la phylogénèse. Le chirurgien est parfois appelé à opérer un « branchiome », reliquat de notre stade *poisson* (branchies).

Envisagez le développement de la vie depuis son apparition : d'abord, l'évolution biologique grâce à l'ADN et à sa bibliothèque génétique, puis l'évolution de la conscience franchissant les seuils successifs de la conscience directe (tropisme, agressivité, pulsion, mémoire, apprentissage), puis de la conscience réfléchie : seul, l'homme sait qu'il sait. Apparition de la logique, de l'abstraction, de l'imagination créatrice. Le cortex cérébral est devenu cet *or gris* développé chez les primates, siège de notre humanité, avec sa réserve d'informations.

Quelle énigme que ce pouvoir investi dans quelques centaines de grammes de matière grise ! Cortex, carrefour du vécu, du possible, du probable.

C'est l'homme promu à la vie, avec ses souvenirs, ses émotions, ses idées ; lieu-dit d'impulsions physico-chimiques mais territoire d'une conscience ordinatrice. Il est inouï que ce protozoaire soit parvenu à apprêhender la pensée, à la réfléchir sur elle-même. Quel ordre transcendant ! Je ne vois pas comment de la matière naîtrait la pensée, pourquoi un noyau d'hydrogène né de l'énergie deviendrait Platon ou Mozart.

On peut suivre l'histoire de mes composants : lumière, énergie, particules, atomes d'hydrogène, atome simple, molécules, acides aminés, première cellule.

De l'atome simple (d'une complexité fabuleuse) à la molécule, de la molécule aux acides aminés, des acides aminés à la première cellule, de la scissiparité à la reproduction sexuée, de la vie instinctive à la première lueur de conscience, de la lueur de conscience à la conscience achevée, de la conscience de soi à la complexité sociale, autant de mutations quantiques, de changements de nature, impossibles sans l'introduction d'un supplément d'ordre. Ce supplément d'ordre... d'où vient-il ?

Personne ne peut m'expliquer le passage de l'inanimé à l'animé. Si, pour certains, l'homme est un accident de parcours dans un cosmos noir, vide et froid, se résumant en l'élaboration de protéines et de nucléotides, pour notre part nous nous émerveillons devant l'extraordinaire complexité du jeu moléculaire si parfaitement orchestré, devant la continuité de l'histoire humaine semblant obéir à un plan.

Défiant l'absurde et le chaos, les particules jouant le jeu des « possibles » ont fait choix parmi les multiples solutions offertes de la meilleure complexification comme pour atteindre à la vie préfigurée, à la logique de la Lumière : l'être est alors parvenu au stade où il était susceptible de recevoir l'Esprit.

Il aura fallu des milliards d'années pour gravir les échelons. Les vivants sont faits de noyaux et d'éléments lourds fabriqués au sein des étoiles. Pour que ces noyaux soient disponibles, il a fallu attendre qu'une génération d'étoiles se consume en agonie explosive, ensemençant le milieu interstellaire. Puis, attendre l'apparition de la planète Terre et patienter encore pendant la longue progression des acides aminés jusqu'au cerveau humain. Quel plan !

Le savant est dans l'ignorance la plus complète des processus qui ont engendré la vie à partir des acides aminés. Comment parvenir à cette complexité par les seules voies de la physique et de la chimie ?

Chacun de nous représente une combinaison de gènes unique. Chacun est aventure personnelle par son patrimoine immunologique, sa morphotypologie, son matériel

enzymatique, son électroencéphalogramme. Chaque individu est une réalisation exclusive, car il n'a pas eu de précédent et ne se reproduira jamais dans son entité.

Il faut que l'homme devienne conscient du fait que nous ne participons pas seulement à cet infime instant de la durée qu'est notre vie terrestre mais que, chacun de nous, nous vivons une aventure de l'esprit qui a commencé il y a des milliards d'années et qui ne se terminera qu'avec lui. Ce n'est pas seulement une *promesse* ou un *dogme*, comme on peut le trouver cependant dans la presque totalité des religions de notre terre : cette vie éternelle est inscrite dans la représentation du monde que nous dévoile la Connaissance. Elle a la même objectivité que le monde extérieur lui-même.

Seul Dieu ou son concept donne un sens à l'aventure de l'esprit, confère à notre vie un caractère impérissable.

Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, nous appartenons à un plan qui nous tire du néant, qui a fait surgir la vie du néant.

L'apport premier irréductible, d'où vient-il ? C'est de lui que découlent l'espace, le temps, la causalité, la conscience. C'est l'énigme fondamentale : pourquoi sommes-nous ? Pourquoi la vie, pourquoi la mort ? Dans ce don du néant arrivant à la vie, il y a l'affirmation irremplaçable qu'il y a quelque chose. Quoi ou qui ?

La science, rigoureuse, implacable, se retrouve face à l'inexpliqué. Puisqu'on ne peut faire quelque chose de rien, il faut donc que Dieu soit car si la notion du hasard est la seule hypothèse concevable, comment expliquer le hasard lui-même ? Si notre numéro d'humain est *sorti* au jeu de Monte-Carlo, qui l'a tiré ?

Explique-t-on la douleur, l'amour, la beauté, la mort... par le hasard ? Einstein l'a écrit : « *Dieu ne joue pas le monde aux dés car son plan est ordonné* ». Qui a fait surgir quelque chose hors du néant et du Tout ? Y aurait-il une intelligence ordinatrice ? Un principe directeur, un Créateur, l'Éternel, le non identifié, la Transcendance, l'au-delà de Tout ? Le nom de Dieu ne vient pas sous le microscope, mais la science ne peut se prononcer contre Dieu.

« *Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche* » (Einstein).

Se pose alors la question : qui a créé Dieu ? La science déplace le lieu de l'interrogation humaine. « *Plus nous savons, moins nous comprenons* » (Einstein). La Bible répond : « *Je suis Celui qui Suis* ».

C'est la vie fondamentale qui se justifie par le fait d'être. L'esprit religieux recourt à la foi pour dépasser l'incompréhension. « *Ô toi, l'au-delà de Tout* ». « *Du fond de l'abîme je t'invoque Ô toi l'Éternel, l'Être premier* ». Pour l'incroyant, toute la dignité de l'homme consiste en la pensée. Dieu est l'existant qui existe avant toute existence.

Si c'est l'indicible qui m'a voulu et programmé, pourquoi ne m'a-t-il pas laissé être, c'est-à-dire libre ? Pourquoi suis-je apparu dans l'incommensurable et quel est le dessein de Dieu qui m'a fait chair ?

Se pose le problème du mal. Si c'est ce qu'on appelle Dieu qui détient la réponse, pourquoi le mal dont nous sommes complices ? Le mal semble incompatible avec l'existence d'un Dieu Tout-puissant et de bonté ? Il est impossible de trouver une rationalité dans le silence de Dieu. C'est le mystère de la divinité (Pascal, Kierkegaard). Dieu est libre de sa grâce. Il a ses raisons, il dispose de l'éternité. Qui a pu sonder l'esprit de l'Éternel ?

L'homme n'aurait-il pas inventé le concept *Dieu* par un certain besoin de finalité et d'absolu ? Dieu serait le songe de l'homme. Pascal répondait à sa perplexité métaphysique : « *On peut bien connaître Dieu sans savoir qui il est* ». La foi, malgré l'opacité de Dieu, parle sur un Être transcendant.

Le hasard aurait-il suffi à créer l'amour, la miséricorde, le pardon, l'esprit de sacrifice, la charité, la lumineuse splendeur du visible ? Opaque à la raison, ouvert à l'espérance, Dieu est au-delà de ce qu'il nous est permis de comprendre. Il n'est pas une hypothèse scientifique, sa présence n'est pas dans les laboratoires. L'homme ne détient pas la clef de la connaissance.

Ce n'est pas l'algue bleue qui créa la bonté, un atome n'a pas l'esprit de sacrifice. « *Même si on ne croit pas en Dieu, Dieu est* » (Cioran). Douter de Dieu ne l'empêche pas d'exister. Dieu est au-delà d'être ou de n'être pas. Il est autre chose qu'une démarche métaphysique. Il y a dans l'homme quelque chose de divin. « *Ne cherchez pas le divin, vous êtes dedans* » (Marguerite Yourcenar). N'y a-t-il pas, opposable au mal, le mystère du bien ? Dieu-Amour est le regard de l'invisible, le tout autre que nous sentons au plus intime de nous. Notre langage humain est incapable de l'exprimer, mais en nous est la vibration de l'Esprit.

La vie a-t-elle été minutieusement programmée et réglée par un Être Suprême ou est-elle le résultat du hasard (il y aurait une probabilité de l'ordre de 10^{1000} contre un pour que ce hasard se réalise !!!).

Grâce à ce dilemme, le savant, malgré toutes ses connaissances, se trouve aussi démunir que le moindre penseur. La science n'est d'aucune utilité quand il s'agit de foi. Le scientifique doit parler, comme Pascal. Pour ma part, je crois à l'existence d'un Être Suprême. Quand j'écoute une sonate de Mozart, quand je contemple un Cézanne, un Van Gogh ou une peinture de la Renaissance, quand je m'émerveille des couleurs chaudes d'un coucher de soleil à Arcachon, je m'interroge : « *N'y aurait-il pas, malgré tout, un projet, et parler d'un projet revient à admettre une Créature Suprême ?* ».

Après tout, les questions que se posent l'anthropologue, le cosmologue, sont étonnamment proches de celles qui préoccupent le théologien. Si la voie biochimique

nous mène à la vie, le domaine de l’Esprit est celui du mystérieux, de l’invisible, de l’infiniment petit, de l’infiniment grand.

66

Il est certain que les constantes fondamentales de la nature et les conditions initiales ont été réglées avec une extrême précision pour que l’univers franchisse les étapes qui mènent des particules élémentaires à la vie biochimique en passant par les étoiles. Une petite modification et l’univers serait stérile et vide d’observateurs. Que penser de ce stupéfiant concours de circonstances ? Certains n’y voient que le fruit du hasard. L’univers dans ce cas serait accidentel.

Pour d’autres, ce concours de circonstances n’est pas accidentel. Il a sa signification et, si l’univers existe en tant que tel, c’est bien pour faire émerger la conscience et l’intelligence. Il contenait en germe dès le début les conditions requises pour l’arrivée de l’homme. Il tendait à prendre conscience de lui-même par la Création ; il savait que l’homme allait venir : « *Dans chaque atome est cachée l’omniscience de l’éternité* » (Teilhard de Chardin). Hubert Reeves reconnaît « *une influence immanente et omniprésente* ».

Le génie humain

Au cours du déroulement du temps la race humaine prend connaissance de son univers et les concepts progressent avec les découvertes de ce qu’il faut bien appeler le génie de l’espèce.

Pour l’homme des cavernes, l’univers est magique, des esprits familiers occupent la nature.

Puis l’esprit religieux se fait synthétique. L’Égypte installe ses dieux, applique aux pyramides l’apport de la géométrie. À Babylone se révèle la science des chiffres, l’observation de la position des astres permet d’établir un calendrier des éclipses et l’astronomie est tout autant l’astrologie. La Chine établit sa bureaucratie des dieux, invente la boussole et la poudre et Confucius propose le *yin* et le *yang*. Au Japon, c’est le zen.

Puis, le génie humain s’affirme dans le miracle grec. La Grèce, mère des arts et de nos structures mentales, instaure un univers déjà scientifique, et la curiosité hellénique pour le monde étudie la nature par le biais de la raison. Il suffit d’énumérer les noms de Démocrite qui morcelle la matière en atomes, de Pythagore, fondateur des mathématiques, d’Héraclite, d’Euclide qui parfait la géométrie, d’Ératosthène qui mesure la circonférence de la terre, d’Archimète (*Eurêka !*), de Platon dont la fébrilité intellectuelle impose un univers géocentrique, de Socrate, d’Aristote qui établit l’uniformité du mouvement des planètes et définit la logique formelle, de Ptolémée établissant l’épicycle des planètes.

À l’époque médiévale, les connaissances progressent. Thomas d’Aquin donne au monde une dimension spirituelle judéo-chrétienne et tente d’accorder raison et foi.

Copernic dégage la terre de sa place centrale et, par ses calculs, présume qu'elle tourne autour du soleil comme les autres planètes. Galilée défend l'univers héliocentrique (le télescope date de 1609) mais doit se rétracter devant le tribunal ecclésiastique (*et pourtant elle tourne !*).

Puis le génie humain échappe à la tutelle des clercs et revendique la liberté de recherche. Kepler établit la loi sur le trajet des planètes, Leibniz invente le calcul infinitésimal, Newton, la loi de la gravitation universelle qui maintient les planètes en orbite. Pascal a le sens de l'universel. L'esprit scientifique transfert la quête de l'intrépide vers le créé. Niepce invente les plaques photographiques, ouvrant ainsi les voies de la recherche qui mèneront au spectroscope, au détecteur électronique.

Le scientisme repose sur l'indépendance de l'esprit. Si le cartésianisme avec le discours de la méthode avait balisé la pensée, Claude Bernard instaure la méthode expérimentale, puis l'esprit se remet en question avec le doute méthodologique. Citons encore Francis Bacon et Bichat. À ces phares scientifiques éclairant l'explication du cosmos et de l'infiniment petit, nous ajouterons les noms de Curie, de de Broglie (mécanique ondulatoire), Hubble (expansion de l'univers), Einstein (théorie de la relativité). Qu'est le temps si le champ de gravité de la matière le retarde ?

Si l'espace tient un grand rôle dans les conquêtes de l'esprit, les pionniers des mers et du Nouveau Monde ont nom : Colomb, Magellan, Vasco de Gama...

Le survol du cheminement du savoir est forcément non exhaustif. Nous avons limité notre propos à quelques investigations, faisant abstraction des arts et de la littérature. La vie étonne par ses énigmes et ses merveilles : la reproduction de l'être, la synthèse de la chlorophylle, le vol des oiseaux, l'œil, le complexe neuronique, l'instinct maternel.

C'est peu de chose qu'une vie d'homme !

Quel est donc le sens de la vie dans la futilité du passage ?

Nous avons mis entre parenthèses les quêtes religieuses, l'hindouisme, les Veda, le bouddhisme...

Entre le Tigre et l'Euphrate, le fertile croissant, sont nées les trois religions monothéistes : judaïque, chrétienne, islamique. L'Asie Mineure, pays de la Bible, berceau du monothéisme, maintient la conscience de la mort. Il y a continuité du sumérien à la pensée chrétienne en passant par le néoplatonisme hellénique, la référence égyptienne, le sémitique (judaïsme), l'islam. Dieu est présent dans la cantilène musulmane (Coran), la tragique mélodie juive (Ancien Testament), l'ondulation du plain-chant, charité et mystère de la croix, du christianisme.

Dressé sur l'estrade de la science, l'homme d'aujourd'hui fait l'inventaire de ses acquis. Lui, l'ancien magdalénien, a inauguré tous les critères qui sont les fondements

des civilisations. Il a esquissé tous les actes fixés dans la tradition : usage du feu, maniement des outils, modelage de l'argile, tissage, semaines, culture, domestication des animaux, construction d'abris et de défenses. Il a créé le langage, l'a spiritualisé en paroles intérieures, en croyances. Il a institué les guerres, les échanges, les compétitions, composé les parures et les ouvrages d'art. Il a édifié la famille, le clan, le village, organisé la vie pastorale. Ses créations ont multiplié la puissance humaine. Le présent, dans tous ses aspects, est débiteur du plus lointain passé.

Son savoir est ascendant : l'objectif de son radiotélescope mesure dix mètres de diamètre et, grâce à lui, il prospecte le cosmos, ses quasars, ses pulsions, ses trous noirs. Grâce à l'ultime microscope protonique, à l'accélérateur de particules dans la chambre à bulles, au synthocyclotron de vingt-sept kilomètres de long, il a débusqué, dans l'infiniment petit : proton, neutron, électron, hypéron, méson, etc. Il a dématérialisé la matière en quarks et *charmes* et révélé l'existence d'antimatière. La science qui sonde « *le silence éternel des espaces infinis* » (Pascal) sait que la vie de l'être est celle de l'instant impalpable, sitôt évanoui que surgi, cet instant qui ne sera qu'une fois et ne sera jamais plus.

Lui, l'homme, a su établir les lois physico-chimiques et biologiques de la vie, il a maîtrisé sa mécanique, fait progresser ses technologies jusqu'à la cybernétique, domestiqué l'atome, mieux encore domestiqué les gènes, découvert une thérapie génique et même débouché sur le clonage du vivant, outrepassant la fécondation et la loi naturelle.

Conseils au petit magister

Petit magister, grisé d'une science sans doute encore plus fragmentaire, prends conscience de ta petitesse. Malgré ton intelligence, tu es encore bien proche de l'animal dont tu ne diffères guère physiologiquement. Replié sur ta petite vie – si courte – tu oublies l'essentiel. N'as-tu pas vu dans la Genèse l'état de déchéance de l'homme depuis la chute ? Fais donc le bilan : barbarie, nazisme, stalinisme, terrorisme, pollution, faillite du scientisme, conditionnement des esprits, médias qui décervellent et abêtissent. *Usque tandem !*

« *Entre le monde de la qualité et celui de la quantité existe un fossé que la science n'est pas près de combler* » (Lecomte du Noüy). Notre société a ses exclusions, ses tabous, ses égoïsmes, ses peurs, ses doutes, ses préjugés, ses haines, ses conflits. L'homme serait-il l'ennemi de l'homme ? *Homo homini lupus !* Nous pensons au contraire que l'homme est l'avenir de l'homme, rejoignant en cette option le point « oméga » de Teilhard de Chardin, la *finalité* de Lecomte de Noüy, les espérances religieuses.

Malraux n'écrivait-il pas que le vingt-et-unième siècle serait religieux ? Sans doute signifiait-il que l'homme devra parvenir à cette religion universelle où, dépassant la science après avoir découvert l'unité de la matière et de l'énergie, ne laissant pas le

savoir étouffer la pensée, il s'attachera à l'avènement d'une société plus juste, plus heureuse, tendant vers un idéal social régi par les valeurs morales et spirituelles car la perfection des moyens ne répond pas au pourquoi de ce monde. L'électroencéphalogramme ne résout pas l'énigme de la conscience. Au fond de l'homme est cette part du spirituel, la présence du divin.

Le cerveau de l'homme, ce jeune *promu*, contient dans sa cartographie combien de territoires réservés à l'Esprit non encore défrichés.

Valéry lançait son cri d'alarme : « *Les civilisations sont mortelles* ». Certes mortelles par la faute de l'homme si les valeurs spirituelles et morales ne priment pas. La civilisation est l'ensemble des modifications apportées aux conditions morales, esthétiques et matérielles de la vie normale de l'homme. Chaque génération transmet à la suivante les avantages péniblement sauvegardés. Certaines nous ont transmis des trésors d'art et de beauté, mais elles nous ont transmis cet héritage immatériel : les idées morales et spirituelles. Les idées spirituelles sont aussi réelles que l'existence des électrons. Certes, l'intelligence pure peut évoluer mais le champ ouvert au développement spirituel et moral est infiniment plus vaste... et plus urgent. Il faut sortir l'humanité des ténèbres de sa jungle. Rabelais l'annonçait déjà : « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* ».

Le véritable progrès est celui de l'esprit. Il y a deux mille cinq cents ans, on ne marchait pas sur la lune, mais parlaient Platon, Socrate, Épicète. On ne peut se passer de ce qui n'est pas rationnel. Formules, équations, appartiennent au monde des mathématiques mais ne sont pas la clé de la Connaissance. L'analyse chimique d'un tableau n'explique pas l'impression esthétique qui s'en dégage.

« *Le poète doit se faire voyant* », affirmait Rimbaud. La poésie aujourd'hui, congédiée par les médias, est peut-être la passerelle vers le spirituel, le passeport pour l'Éternel. En elle, un souffle divin qui fait la grandeur de notre espèce. À elle appartient la voyance du Bien, du Beau. À elle, l'intelligence chrétienne de la pauvreté, qui s'appelle charité. Elle est la quête de l'Unité universellement pressentie, la quête de l'Harmonie, la vibration du Verbe.

Avenir de l'esprit

Ne pourrions-nous en trouver l'espérance dans ce texte de Tacite où voisinent les mots : *corpus, spiritus, anima* ?

Que le corps – *corpus* – retourne à la poussière est inscrit dans l'histoire de la vie ; que l'intelligence – *spiritus* – connaisse aussi une fin quand son support charnel disparaîtra semble logique.

Nous demeure *anima*, l'indicible et subtile essence, l'âme qui ne se mesure ni ne se pèse, qui échappe aux lois de la matière, ce que nos ne pouvons enclore dans une définition mais qui relève du mystère de la Genèse.

Comment concevoir l'avenir de l'Esprit sans juxtaposer les deux majuscules piliers de la vie : l'*E* de l'Esprit et l'*A* de l'Amour ? Amour, non pas la mélodie épidermique, l'intérêt viscéral, la pulsion hormonale, la poussée biologique, qui mutilent l'incommunicable, mais la sublimation humaine, l'illumination de l'âme, l'écho de la transcendance.

Dans un univers où tout tend à détruire et à pervertir, l'Amour est la conscience du créé, la Lumière qui désarme le mal et la souffrance. Cet Amour dont Dante écrivait dans *La divine comédie* : « *L'Amour qui fait mouvoir le soleil et les autres étoiles* ».

G E O M É T R I E

Pythagore disait, lui rendant bel hommage,
Que Dieu géométrise avec habileté
Tel l'Artiste amoureux de la pure beauté
Qui, dépassant son Art, devient un Maître, un Mage.

Il est fou de prétendre être de Dieu l'image
Et se vouloir bercer de cette vanité ;
Nous ne sommes qu'un grain de la prime Unité
Dont Lucifer voulut le brillant essaimage.

Solidement figé dans les quatre éléments,
Des sons et des couleurs en guise d'ornements,
L'Univers fut construit comme les cathédrales.

A ce plan sans défauts l'humain n'échappe pas :
L'Architecte nous fit d'angles droits et spirales,
L'homme étant à l'équerre et la femme au compas.

Yves-Fred BOISSET

Deux poèmes de Anne Thiolat-Goyen

Madame Anne Thiolat-Goyen, musicienne et compositeur, nous a fait l'honneur de nous adresser quelques poèmes de sa composition.

La qualité poétique et la beauté de ces textes nous a engagés à les publier dans la revue, renouant ainsi avec une tradition initiée jadis par Papus qui ouvrait volontiers les colonnes de la revue à des poètes.

Vos cadeaux précieux
 À l'Enfant né de Dieu :
 Or pur de la Lumière,
 Myrrhe, baume des cieux,
 Encens délicieux,
 Parfum de la prière.

 Roi de ton âme, éveille
 La flamme non pareille
 Qui sous la cendre dort
 Pour couronner la croix
 Où meurt le Roi des rois,
 Des labeurs et des veilles
 - O divine merveille -
 Fleurit la Rose d'Or.

1989

Arrière de vous le poids
 Du fer, de l'or, des coffres et des livres,
 Partis, tel un fiévreux clamant l'eau fraîche,
 Vers un soleil moins éphémère.
 Et l'absence vous fit, dans les mémoires,
 Un lit plus étroit que la mort.

 Or, cette longue et si pénible marche
 Dans l'invisible de vos cœurs
 À jamais vous mue en vous-mêmes,
 Avec ce regard d'étranger
 Plus proche d'être dans l'ailleurs,
 Et ce nimbe d'éternité
 Tissé de rugueuse miséricorde.

 Que de fois vous chantiez ce chant
 Qui vous allait guidant
 Comme une lampe dans la nuit ;
 Puis ramenant les pans de bure
 Sur votre face pénitente,
 À chaque halte vous dormiez
 Plus près du vivant sanctuaire
 Qui dans vos âmes s'édifiait
 Du silence et de la prière.

 Aussi, dans l'aube allègre et pure
 Qui bleuissait vos mains de glace,
 L'humble chemin se constellait
 D'autres célestes fleurs de Grâce.

1988

Yves-Fred Boisset a lu pour vous :

Au nombre des respectables et fidèles usages soigneusement entretenus par les francs-maçons, la fête solsticiale de la Saint-Jean d'été tient une place à peu près universelle. Les francs-maçons, toutes obédiences, toutes tendances philosophiques et tous rites confondus, se rassemblent pour célébrer saint Jean le Baptiste et ces rassemblements sont tout à la fois empreints de piété et l'occasion de partager, outre de savoureuses, bien que *frugales*, agapes, un vif moment de fraternité, ce qui n'interdit daucune manière de pratiquer cette dernière tous les jours de l'année, solstice ou non. Ce jour-là, la franc-maçonnerie replace en pleine lumière ses attaches chrétiennes, même si celles-ci peuvent fréquemment donner lieu à débats dans les loges.

J'ai tout lieu de penser que c'est à partir de ce type de réflexion qu'**Alain POZARNIK**, ancien grand-maître de la Grande Loge de France, décrit la « Cérémonie solsticiale de la Saint-Jean d'été » sous le titre ***DE LA PORTE DES HOMMES à LA PORTE DES DIEUX***¹.

Dans ce livre, l'auteur présente dans le détail et avec moult explications ce cérémonial tel qu'il est pratiqué par les loges relevant du Rite Écossais Ancien et Accepté, ce qui, évidemment, réduit quelque peu le champ d'observation, même s'il est vrai que ce rite est majoritaire pour des raisons liées à l'histoire de l'Ordre. Chaque phase de cette cérémonie donne lieu à une explication détaillée qui retrace les grands moments de cette tradition solsticiale dont les origines remontent à l'antiquité et dont les sources se retrouvent tant en Égypte qu'en Mésopotamie, tant à Rome qu'en Grèce. Bien entendu, ces rituels sont dépendants des phénomènes naturels, ce qui fait écrire à Pozarnik : « *les lumières de la manifestation du cycle solaire ont été le support de nombreuses réjouissances et de mystérieuses initiations donnant, à ceux qui savent lire la nature, la conscience du destin humain sur Terre* ».

Sous son titre emphatique, cet ouvrage véhicule de précieux enseignements et toute une série de réflexions qui vont bien au-delà d'un simple rassemblement festif et fraternel.

Connaît-on Howard Phillips Lovecraft ? Je veux dire : connaît-on bien Howard Phillips Lovecraft ? Peut-être pas. Ou on le connaît mal. Sans doute. Aussi, devons-nous être reconnaissants à un auteur comme **Jacky FERJAULT**, spécialiste authentique de l'œuvre et de la vie de l'écrivain étasunien Howard Phillips Lovecraft qui ne vécut que quarante-sept années (mais ô combien remplies !) dans la ville de Providence (qu'il ne quitta presque jamais), capitale de l'état de Rhode Island, situé au nord-est des États-Unis au bord de l'océan Atlantique et qui en est géographiquement et démographiquement le plus petit état. Aussi, après deux ouvrages consacrés à Howard Phillips Lovecraft, une biographie romancée *Moi, Howard Phillips Lovecraft* (en 2004) et un essai *Lovecraft et la politique* (en 2008), Jacky Ferjault nous présente à présent **100 auteurs évoqués par Howard Phillips Lovecraft**².

¹ Éditions Dervy, mai 2014, 340 pages, 22 €.

² Éditions ODS, Paris, avril 2014, 340 pages, 19 €.

À travers son abondante correspondance, l'auteur nous aide à mieux cerner la passionnante personnalité de Lovecraft. Il nous le présente en ces quelques lignes : « *Howard Phillips Lovecraft était un fin lettré. Sa correspondance privée en témoigne et ses connaissances ne se limitaient ni au fantastique, ni à la scientification (nom originel de la science-fiction), ni même à l'astronomie. Il s'est intéressé à tous les domaines de la littérature ; citons : le roman fictionnel sous ses diverses formes, la philosophie, la poésie, l'essai (littéraire ou scientifique), les beaux-arts, etc.* ».

Le livre se divise en trois parties : d'abord, les écrivains de l'Antiquité, puis les écrivains français, enfin les « autres » écrivains antérieurs à Lovecraft ou qui lui étaient contemporains « pour les écrits desquels il éprouvait apparemment une passion soit admirative, parfois nuancée, soit négative ».

La *promenade* dans l'Antiquité nous emmène d'Homère à Hérodote, en passant par Sophocle, Aristophane, Théocrite, Horace, Ovide, Lucrèce, Epicure, Thalès, Héraclite, Socrate, Démocrite, Empédocle, Aristote, Hérodote, Plutarque et quelques autres encore. Joli carnet d'adresses !

Les rencontres avec les écrivains français ne sont pas moins intéressantes : Nicolas Flamel ouvre la marche, suivi de Rabelais, de La Rochefoucauld et, après un rapide survol des trois grands dramaturges du XVII^e siècle (Corneille, Molière, Racine), nous voici au Siècle des Lumières avec Voltaire, Diderot, Rousseau ; puis, parvenus au XIX^e siècle, nous rencontrons quelques belles figures littéraires : Stendhal, Chateaubriand, Villiers de l'Isle-Adam, Anatole France, Maupassant, Romain Rolland, Éliphas Lévi, Balzac, Flaubert, Baudelaire.

Dans la troisième nomenclature, les « Autres Écrivains » cités et présentés par Howard Phillips Lovecraft ne sont pas classés en fonction de l'époque où ils vécurent et produisirent leurs œuvres, mais tout bonnement par ordre alphabétique (donc, pas de préséance et, par voie de conséquence, pas de jalousies et pas de problèmes d'égos). Un certain Joseph Addison (1672-1719) ouvre la séance que referme William Butler Yeats (1865-1939) deux cent cinquante-six pages plus loin. Tous ces écrivains, plus ou moins connus de ce côté-ci de l'Atlantique, ont des personnalités intéressantes, ce qui montre que Lovecraft ne « fréquentait » pas n'importe qui...

J'avoue avoir pris un grand plaisir à découvrir (ou redécouvrir) ces écrivains « *dont les œuvres constituaient les nourritures célestes de Lovecraft* », comme le rappelle fort justement Jacky Ferjault dont nous apprécions l'énorme travail que représente ce livre.



Philippe Encausse (1906-1984)



La tombe toujours fleurie de la famille Encausse au cimetière du Père-Lachaise

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

